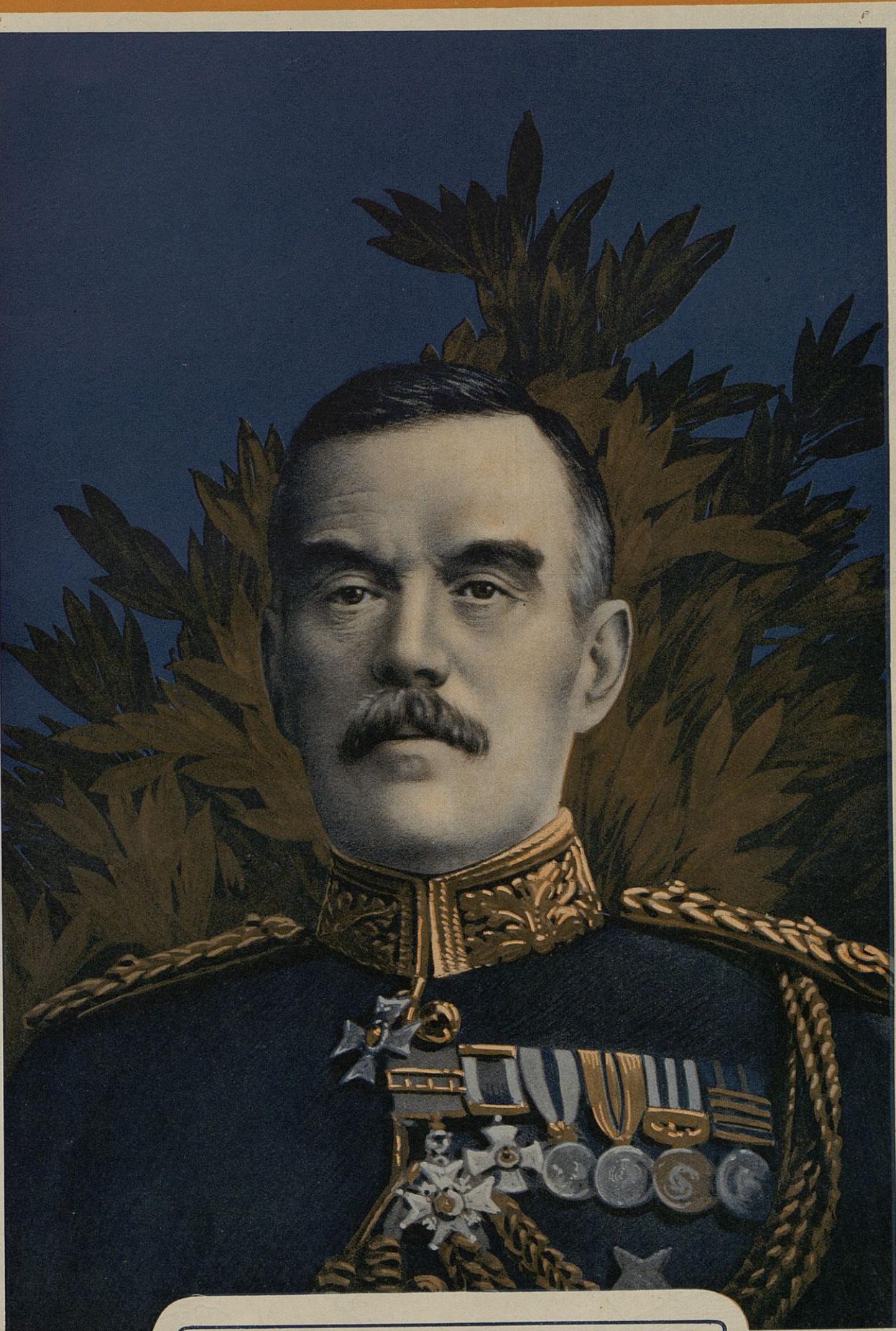


3^e Année - N° 98.

Le numéro : 25 centimes

31 Août 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

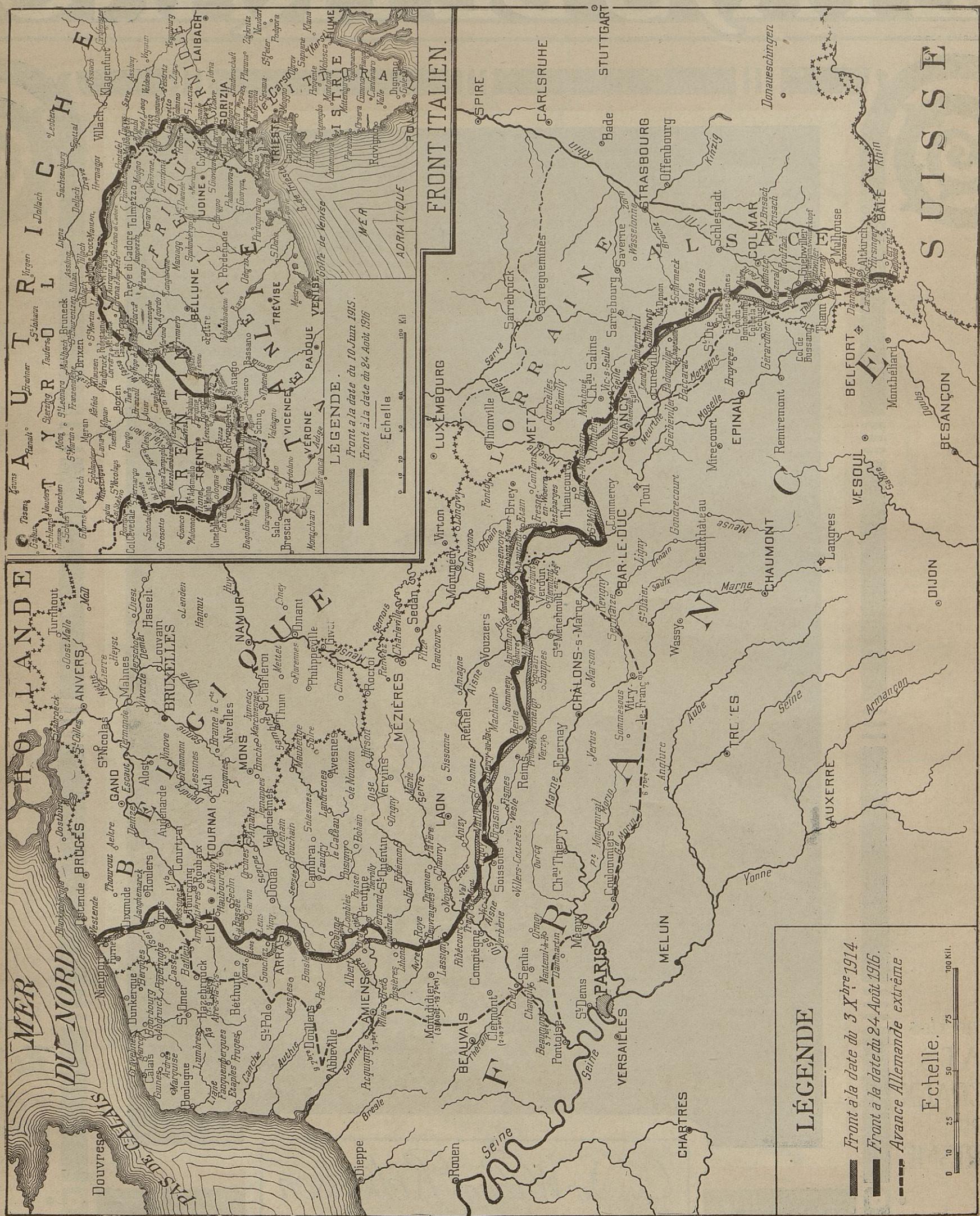
Abonnement pour la France... 15 Frs

G. Sir William Robertson
CHEF D'ETAT MAJOR GÉNÉRAL DES ARMÉES
BRITANNIQUES

Abonnement pour l'Etranger... 20

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPEENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LÉGENDE

- Front à la date du 3 X^{me} 1914.
- Front à la date du 24 Août 1916.
- - Avance Allemande extrême.

Echelle.
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 Km.

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 17 AU 24 AOUT



ETTE période du 17 au 24 a été fort active sur le front de nos alliés.

Le 18 août, une petite opération locale leur permet d'étendre leurs gains dans les lignes ennemis au nord-ouest de Bazentin-le-Petit : cela leur permet de constater que la plupart des tranchées de ce secteur sont fortement endommagées et remplies de cadavres.

Ils repoussent une attaque ennemie débouchant de Martinpuich. Entre Pozières et la Somme, on se bat pendant tout l'après-midi. Nos alliés prennent à l'ennemi différentes positions, progressent dans la direction de Ginchy et de Guillemont et font 200 prisonniers.

Le 19, les troupes britanniques repoussent les contre-attaques dirigées contre leurs gains de la veille : une seule réussit à reprendre un peu de terrain. Ces diverses opérations récentes ont eu pour nos alliés les résultats suivants : au bois des Foureaux, à leur point de jonction avec les lignes françaises, ils ont avancé leur front de 200 à 600 mètres sur plus de 3 kilomètres. Les abords Ouest de Guillemont sont en leur possession, ainsi que l'espace limité par la ligne allant de ce point vers le Nord jusqu'à mi chemin entre le bois Delville et Givenchy. Ils occupent les vergers au nord de Longueval. Entre le bois des Foureaux et la route Albert-Bapaume, ils ont gagné quelques centaines de mètres de tranchées. Au sud-est et à l'est de la ferme du Mouquet, leur avance est de 300 mètres et ils ont progressé sur un front de plus de 800 mètres entre Ovillers et Thiepval. Le total des prisonniers faits au cours de ces opérations, y compris ceux capturés le 18, est de plusieurs centaines.

Le 20, engagements à la grenade entre Somme et Ancre ; en d'autres secteurs, des coups de main rapportent à nos alliés une certaine quantité de matériel et coûtent aux Allemands des pertes importantes.

Le 21, après un violent bombardement, les Boches essaient par trois fois à la grenade, inutilement, de reprendre pied au bois des Foureaux ; d'autres attaques contre une autre partie du bois paraissent avoir été entreprises avec de forts effectifs, que l'artillerie britannique a empêchés d'entrer en scène. Celle-ci ne laisse du reste pas grand repos aux Allemands : ils lui répondent par des obus à gaz asphyxiants, notamment aux environs de Pozières et de Contalmaison, mais nos alliés leur appliquent le talion. Autres insuccès marqués pour les Allemands dans des attaques essayées au nord-ouest d'Hulluch, à l'est de Plantin et près de la ferme du Mouquet ; ils perdent dans ces affaires beaucoup de monde ; les Anglais leur endommagent fortement des tranchées près de Thiepval.

Le 22, continuation de la lutte engagée depuis le 19 près et dans Guillemont : malgré de lourdes pertes, les Allemands résistent avec acharnement. Nos alliés progressent sur un front de 800 mètres dans le voisinage de Pozières et parviennent à s'établir à la croisée des chemins qui bordent la ferme du Mouquet. Ils progressent aussi sur la droite de la route Pozières-Miraumont. Au saillant de Leipzig leurs gains se précisent ; leurs positions ont été portées à environ un kilomètre de Thiepval. Ce même jour, ils enlèvent des tranchées entre Martinpuich et Bazentin et exécutent avec succès un coup de main au sud de Guillemont. En vingt-quatre heures, ils annoncent la capture de 264 prisonniers et d'une mitrailleuse.

Le 23, échec de deux fortes attaques de nuit contre les nouvelles tranchées britanniques de Thiepval ; nos alliés, au sud de ce village, prennent 200 mètres d'autres tranchées ; ils remportent un petit succès en face de Lens. Le reste de la journée n'est occupé que par la lutte habituelle entre artilleries.

Le 24, sous le couvert d'une forte préparation d'artillerie, les Allemands lancent une puissante attaque ayant pour objet de regagner du terrain entre la gare de Guillemont et la Carrière : en quelques points, ils abordent les tranchées britanniques, mais ils sont repoussés sur toute la ligne et ne récidivent pas, bien qu'ils aient continué leur bombardement. Près de la redoute Hohenzollern, ils ne sont pas plus heureux dans une tentative de coup de main. Au nord-ouest de la Bassée, nos alliés pénètrent dans les lignes ennemis.

Lutte toujours intéressante sur le front français de la Somme.

Le 18, les Allemands du nord de la Somme cherchent à nous inquiéter sur nos nouvelles positions au sud-est de Maurepas. Ils n'y réussissent pas ; nous leur faisons des prisonniers, et, l'après-midi, au cours d'une attaque dont nous avons pris l'initiative, nous leur enlevons brillamment d'assaut une notable partie du village de Maurepas, ainsi que le calvaire au Sud-Est ; nous leur enlevons du même coup 200 prisonniers ; enfin nous élargissons nos positions à l'est de la route de Maurepas à Cléry.

Le 19 se passe à faire échouer les attaques enragées des Allemands contre les positions que nous leur avons prises la veille, au nord de Maurepas à Cléry ; notre artillerie et nos grenadiers leur opposent des obstacles qu'ils ne peuvent briser. Nous leur faisons de nouveaux prisonniers et nous consolidons nos acquisitions.

Le 20, nos troupes s'emparent d'un bois fortement organisé entre Guillemont et Maurepas : un important matériel tombe en notre pouvoir ; entre autres, signalons 8 canons de 77. Comme la veille, l'artillerie est très active sur tout le front.

Le 21, pas d'action d'infanterie. La parole reste au canon. Le notre travaille avec succès sur les organisations allemandes au nord et au sud de la rivière.

Le 22, lutte toujours vive de l'artillerie. Nous progressons aux abords de Cléry. Nous réussissons de petites attaques contre des tranchées au sud-ouest d'Estrées, à l'est de Soyécourt, au nord de Maurepas. De partout nous ramenons des prisonniers.

Le 23, l'ennemi s'acharne à bombarder nos nouvelles positions de Maurepas et nos communications dans ce secteur. Dans des attaques furieuses, il réussit à nous reprendre quelques éléments de tranchées au sud d'Estrées et à l'ouest de Soyécourt ; ils ont dépensé en un bombardement pour en arriver à plus de projectiles que cela ne vaut.

Partout ailleurs, vive canonnade.

Le 24, après avoir bombardé énergiquement le bois de Soyécourt, l'ennemi nous y a attaqués à la grenade ; une autre attaque, venant d'une direction différente, a été menée contre la même position. Toutes les deux ont été repoussées. Le même jour, nous avons pris l'offensive dans la région de Maurepas : nos troupes, après avoir enlevé d'un seul élan la partie du village que l'ennemi occupait encore et les tranchées avoisinantes, ont porté leurs lignes à 200 mètres au-delà, sur un front d'environ 2 kilomètres, de la voie ferrée au nord du village jusqu'à la croupe 121 au Sud-Est. Nous avons fait au cours de cette opération plus de 200 prisonniers et capturé une dizaine de mitrailleuses. Les secteurs d'Estrées et de Lihons sont ce jour-là particulièrement en butte aux tirs ennemis.

De la Somme à la Meuse, il n'y a rien d'important à signaler, si ce n'est, dans la région de Tahure, l'échec de coups de main contre nos petits postes, le 24 ; et, en Argonne, quelques opérations de mines menées à bien par nous.

Le front de la Meuse a vu, lui aussi, nos belles troupes remporter des succès fort appréciables.

Le 18, après un violent combat, nous chassons les Allemands de la partie du village de Fleury qu'ils occupaient. C'est une conquête qu'il a fallu faire par de mur après pan de mur. Entre Thiaumont et Fleury, nous réalisons également des progrès : nous chassons l'ennemi de deux redoutes fortifiées au nord-ouest de l'ouvrage de Thiaumont. A l'est du bois de Vaux-Chapitre, nous progressons aux abords de la route du fort de Vaux. Ce jour-là nous rapporte en outre environ 150 prisonniers dont 5 officiers et plusieurs mitrailleuses.

Le 19, continuant à presser l'ennemi, nous finissons de lui enlever le village de Fleury, que nous tenons dès lors en totalité. Au réduit d'Avocourt, les Boches ont essayé de pénétrer à la grenade sur un saillant du Nord-Est et attaqué nos tranchées de la cote 304. Ils ont perdu beaucoup de monde pour rien. A l'est du bois de Vaux-Chapitre, aux abords de la route du fort de Vaux, tentatives analogues et, pour eux, même insuccès. Ils n'ont pu entamer notre ligne. Dans les combats il a été fait 300 prisonniers.

Le 20, violentes et nombreuses tentatives des Allemands contre Fleury. Ils les appuient de violents bombardements, et cependant sont repoussés, laissant beaucoup de morts et encore des prisonniers. Il en est de même au nord-ouest de Thiaumont.

Le 21, le 22, le 23, fortes attaques allemandes, avec liquides inflammés, sur le village de Fleury ; attaque à la grenade d'un de nos ouvrages au bois de Vaux-Chapitre ; elles sont repoussées et, par une contre-attaque énergique, nous réalisons un progrès sensible entre Fleury et Thiaumont.

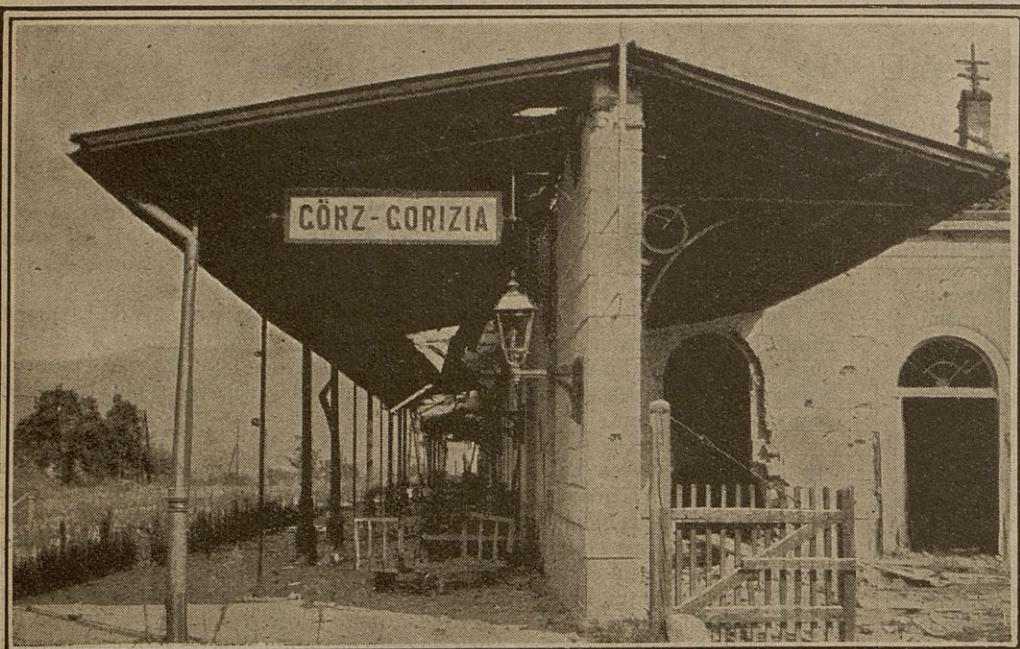
Le 24, l'ennemi bombarde les positions que nous lui avons prises la veille entre Fleury et Thiaumont ; après quoi il lance plusieurs contre-attaques sur ce nouveau front. Nos feux lui interdisent toute progression ; nous, au contraire, gagnons encore du terrain au-delà de la lisière Est de Fleury. Au cours de ces combats et de ceux du 23, nous avons pris aux Allemands 300 hommes dont 8 officiers.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

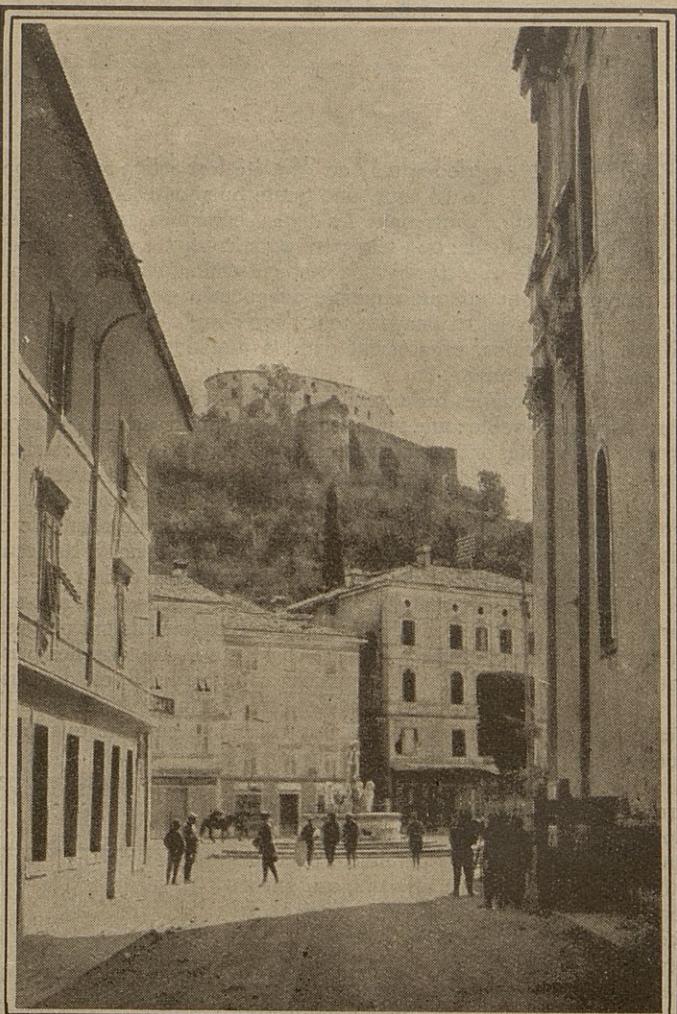
Sur le front italien, comme sur le front français et pour les mêmes raisons, il est inévitable que tout coup de force soit suivi d'une période d'accalmie relative, employée à la préparation d'un nouvel élan. C'est ce qui a lieu sur le front du secteur de Gorizia. Nos alliés, ayant réussi à s'accrocher au Carso, sont occupés à mettre leurs nouvelles positions en état de leur servir de bases pour un nouveau départ.

L'intérêt se trouve reporté sur les autres fronts : Trentin, Dolomites, Carnie, où l'offensive se poursuit méthodiquement. La lutte est active dans tous les secteurs. Dans la zone de Tofane, le 22, l'infanterie de nos alliés a enlevé en une brillante attaque de fortes positions ennemis sur les pentes occidentales du Tofane-Terza et dans la vallée de Travenanzes. L'ennemi a subi de fortes pertes. Le 23, les Italiens réalisent un gain dans la zone élevée des Alpes di Fassa. A la tête de la vallée Fossenica, ils occupent la cote 2354, au sud de la cime de Cece. Enfin, à la tête de la vallée de Cia, ils prennent d'assaut des retranchements autrichiens le long des pentes du Cauriol et de la cime de Cupola.

VUES PRISES DANS GORIZIA



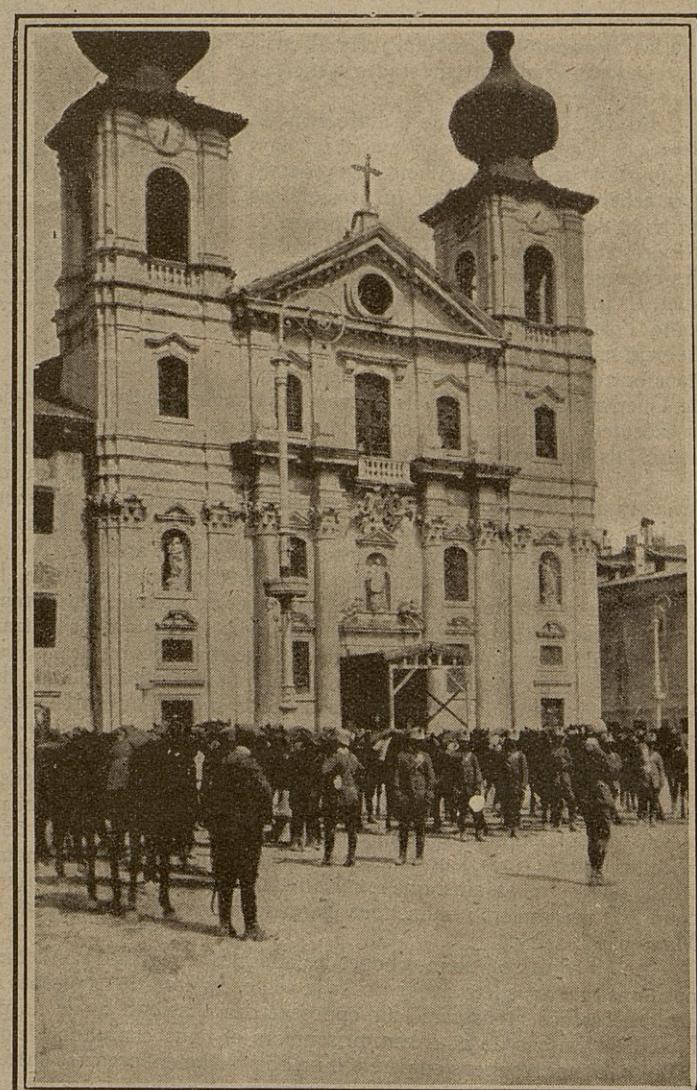
Vue de la gare portant encore le nom italien et autrichien de la station. On peut croire que le nom autrichien a, depuis lors, disparu de la plaque.



La Grande-Place, le Théâtre et le vieux Château construit par les Vénitiens et resté en parfait état.



Le Musée, et les troupes italiennes se rassemblant pour poursuivre leur conquête par l'attaque du mont San Gabriele.

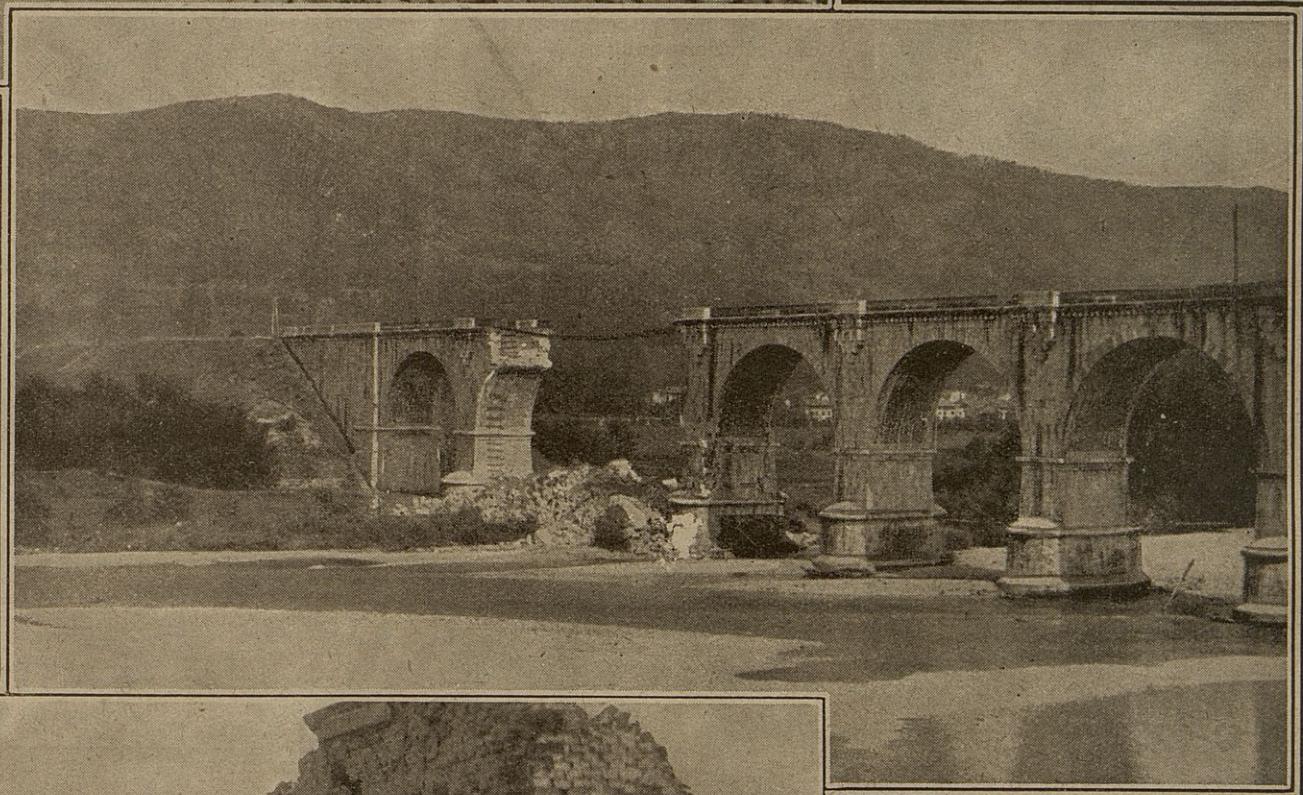


A gauche : Cavalerie italienne traversant la ville. — A droite : La cavalerie italienne a mis pied à terre sur la Grande-Place, devant la superbe église Saint-Ignace. — Ces photographies ont été prises le jour même de l'entrée des troupes du général Cadorna dans la ville définitivement rendue à la Patrie italienne, et où du reste tout est italien, depuis le cœur des habitants jusqu'à l'aspect des maisons.

VUES PRISES AUX ENVIRONS DE GORIZIA



L'artillerie autrichienne continue à s'acharner à tirer, mais de très loin, sur le pont de Lucinico. Du joli village de Lucinico, il ne reste que les décombres dont nous donnons ci-contre la photographie. Les soldats du génie italien durent parachever l'œuvre des obus de l'Autriche, en abattant les pans de murs qui, branlants, menaçaient de tomber sur eux. On raconte qu'un homme du village, irrédentiste qui s'était engagé dans l'armée italienne, n'y put retrouver l'emplacement de sa maison. De tels spectacles ne sont que trop fréquents chez nous, la destruction de bourgades sans défense étant une spécialité des surhommes qui nous font la guerre. Le petit bâtiment qui se détache sur la droite est resté intact, témoin muet de l'écroulement des plus hautes maisons voisines. Son humilité l'a sauvé.



A droite : Pont du chemin de fer sur l'Isonzo. Ce pont est un des deux qui donnent accès à Gorizia, et que les Italiens avaient à franchir pour s'emparer de la place. Les Autrichiens y avaient multiplié les défenses; canons et mitrailleuses, disposés sur le tablier et aux alentours, en foudroyaient sans arrêt les approches. D'ailleurs les Autrichiens, se voyant acculés à la retraite, en firent sauter une arche. Or c'est par le Sud que le gros des forces italiennes s'avancait, après avoir passé le fleuve à gué, avec de l'eau jusqu'aux aisselles. La ville fut prise en un tour de main.



A gauche : Voie du chemin de fer d'Udine à Gorizia, entre Cormons et Gorizia, près de l'Isonzo ; le fleuve coule au fond de la dépression qui se voit à droite de la photographie. Au fond, le pont dont nous donnons ci-dessus une vue et qui est reconnaissable à son arche coupée. Cette section de la voie se trouvait en plein théâtre de la lutte pour la possession de Gorizia. Si les innombrables obus qui sont tombés là ont bouleversé le sol et haché tout ce qui faisait saillie aux alentours, ils n'ont pas dégradé la voie au point de la rendre hors d'usage. Promptement déblayée et remise en état par les Italiens, elle leur a permis, dès qu'ils en furent les maîtres, de garder assurées leurs communications avec leurs bases d'opération et de poursuivre l'offensive menée jusqu'ici avec un bonheur si grand et si mérité.

Il y avait un an que les Italiens piétinaient dans leurs tranchées devant Gorizia tant convoitée, lorsque l'offensive fut enfin déclenchée le 6 août. Les Autrichiens avaient multiplié les défenses aux alentours, et leur résistance fut désespérée. Cela explique la dévastation de la campagne environnante dont nous donnons ici quelques aspects. Les Italiens montrèrent à cette occasion les plus hautes qualités.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS

(JUIN 1916)

par le Ct BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Quand on veut ébranler et détruire un colosse, on doit l'attaquer de toutes parts. La bête sauvage chassée par la meute doit être finalement entourée et coiffée par les chiens ; ce n'est que lorsqu'elle est ainsi réduite que sa prise est sûre. Ainsi devait-on procéder vis-à-vis de l'ennemi commun auquel sa situation géographique centrale avait permis jusqu'à ce jour de se maintenir dans la lutte et de porter ses efforts tantôt sur un front, tantôt sur l'autre, en accablant successivement ses adversaires isolés et séparés.

Les attaques partielles des alliés durant les deux premières années de guerre n'avaient jamais été simultanées. Les sanglantes batailles livrées sur le sol français pendant la première partie de la guerre n'avaient pas été appuyées par ailleurs, et dans l'attaque générale allemande sur le front russe en 1915, nous n'avions pu, pour des raisons particulières, venir en aide à nos alliés.

L'ennemi, placé au centre des opérations militaires, avait profité de sa situation privilégiée exceptionnelle ; il avait porté successivement ses efforts sur chaque adversaire et l'avait refoulé en occupant des provinces. Continuer une pareille lutte, dans de semblables conditions, était pour les alliés une grosse faute.

Les procédés devaient être modifiés. L'action unique sur tous les fronts devait remplacer les actions isolées et l'attaque unique devait succéder aux attaques partielles. C'était là le salut et c'était alors la victoire.

Ce fut le programme adopté par les alliés au printemps 1916.

C'est au président du gouvernement français, à M. Aristide Briand, que revient l'impérissable gloire d'avoir pu réaliser ce programme élaboré dans la conférence tenue sous sa présidence à Paris, le 27 mars 1916. Cet éminent homme d'Etat avait fixé lui-même, dans son discours d'ouverture, les buts à atteindre, et défini la situation telle qu'elle devait être comprise.

« Notre réunion, disait-il, atteste l'étoile solidarité de nos pays, la confiance dans le succès final et la ferme volonté de suivre une action commune, méthodique et concertée. »

Plus loin, il signalait les erreurs commises, les errements suivis jusqu'à ce jour :

« L'ennemi n'a eu affaire jusqu'à présent qu'à des adversaires isolés ; il n'a pas eu à affronter dans le même moment la totalité de nos forces... »

Enfin, en terminant, il donnait le programme à suivre :

« Il s'agit d'établir ici un bilan de nos moyens dont il conviendra de régler l'emploi au mieux de l'intérêt commun. Cela fait, nous aurons à examiner les conditions d'une offensive générale en nous aidant des travaux techniques qui nous ont été fournis par la conférence des états-majors. »

On se mit de suite à l'ouvrage pour remplir la mission ainsi comprise.

En juin 1916, les rôles sont renversés. Les empires centraux, dont la situation géographique avait favorisé, dès le début, les opérations militaires en leur permettant d'utiliser les lignes intérieures pour porter des coups rapides, se trouvent alors encerclés. Sur le continent, les barrières, les tranchées qu'ils ont dressées pour leur défense, forment muraille et les isolent ; ils sont pressés de toutes parts, tandis que, sur mer, les flottes alliées interceptent toutes communications. Ils se rendent alors compte que seuls les produits de leur sol national seront pour eux leurs uniques ressources dans la lutte, et de tous côtés, sur l'enceinte générale, les coups redoublés qui commencent à se produire simultanément leur annoncent l'attaque générale à laquelle ils devront faire face.

Vers l'Est, c'est toute l'armée russe reconstituée, outillée, nombreuse et ardente qui avance déjà à grands pas.

Sur la terre de France, c'est l'arrêt devant Verdun et c'est alors l'attaque française qui se déclenche sur la Somme et l'immense armée britannique qui commence à apporter l'appoint de sa redoutable puissance.

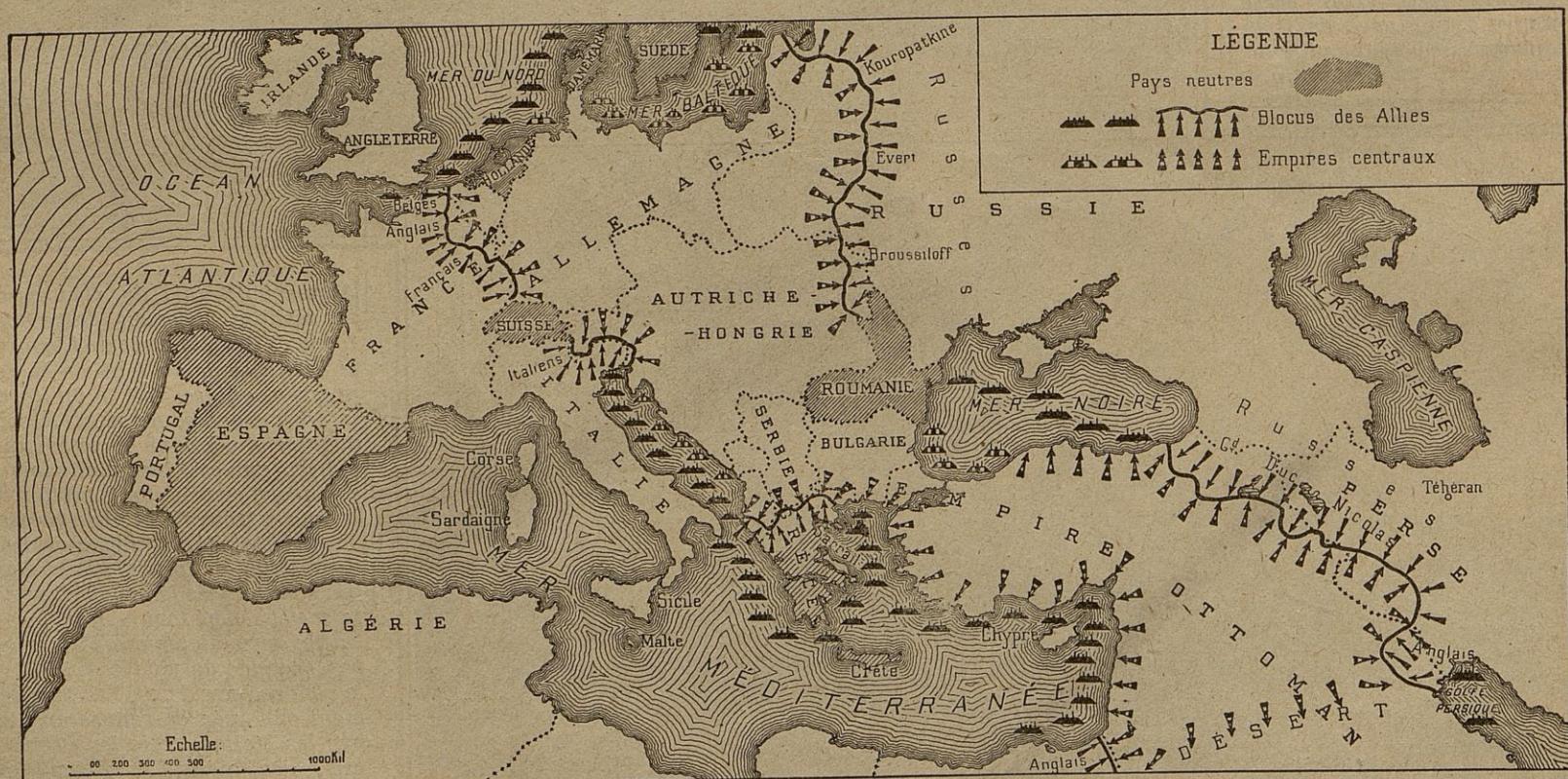
Au Sud, c'est l'Italie qui a repoussé l'offensive présumptueuse autrichienne et qui attaque à son tour.

Vers l'Orient, c'est l'armée de Salonique enfin constituée qui s'ébranche ; c'est l'armée du grand-duc Nicolas qui continue sa marche victorieuse en Arménie, et partout, sur les mers, les flottes alliées règnent en une puissance incontestée.



M. ASQUITH.

M. ARISTIDE BRIAND.



L'OFFENSIVE RUSSE

LA SITUATION GÉNÉRALE

La poussée austro-allemande avait refoulé en 1915 les armées russes sur le méridien de Dunabourg-Czernowitz.

Les troupes d'Hindenburg et de Mackensen s'étaient arrêtées sur la Duna, sur la Vilia, le Niemen, dans les marais de Pinsk et sur la Strypa. Là, elles s'étaient fortifiées, avaient élevé des retranchements, avaient créé un réseau

de défenses. L'arrêt avait-il été provoqué par l'épuisement des troupes après les durs combats d'été de 1915, ou la limite atteinte était-elle fixée par le commandement pour la campagne de l'année ? Quoi qu'il en soit, les cantonnements en vue de l'hiver 1915-1916 furent pris, et, durant toute cette période froide et peu favorable aux opérations militaires, les armées austro-allemandes restèrent sur leurs positions.

Le kaiser et son allié occupaient tous les territoires de la Pologne russe et les soldats allemands tenaient la ligne droite du golfe de Riga à la frontière de Roumanie.

On se flattait, au grand quartier général impérial, d'avoir infligé aux armées

russes un échec des plus sérieux et d'avoir ébranlé la formation des unités combattantes au point qu'on n'aurait plus à redouter d'elles un effort important. L'armée russe paraissait hors de cause et annihilée pour le moment. On reporta alors ses efforts vers le Sud et l'on entreprit la campagne de Serbie.

Au printemps 1916, après les succès obtenus dans la presqu'île balkanique, les troupes austro-allemandes furent rappelées vers le Nord ; on confia la garde des conquêtes serbes au principal intéressé, au Bulgare, qui était entré dans l'union allemande par haine et vengeance de ses échecs de 1913.

LES ARMÉES EN PRÉSENCE

(Juin 1916)

Les armées austro-allemandes formaient deux gros groupes placés sous les commandements du maréchal von Hindenburg dans le Nord, du général von Linsingen dans le Sud ; elles étaient disposées de la façon suivante :

ARMÉE HINDENBURG : En Courlande, l'armée du général Pautitz. — Sur la Duna, l'armée du général von Bülow. — Sur la Vilia, l'armée du général von Scholtz et celle du général von Eichorn. — Sur le haut Niemen, l'armée du général Fahnek. — Sur le Schara, l'armée du général Vogart. (Le prince de Bavière commandait la droite de cette armée en face de Baranovitchi.)

ARMÉE LINSINGEN : Sur le Pripet, l'armée Puhallo. — Sur le Styr, l'armée von Gérok. — Devant Lemberg et Tarnopol, l'armée Boehm-Ermolli. — Sur la Strypa, l'armée Bothmer. — Sur le Dniester, l'armée Pflanzer.

Bien qu'il soit difficile de donner les effectifs exacts de ces armées austro-allemandes, on peut les estimer en tout à environ 2.600.000 combattants ainsi répartis :

Armées allemandes, 1.400.000 hommes ; armées autrichiennes, 1.200.000 hommes.

En face se trouvaient les armées russes sous le commandement nominal du Tsar, généralissime, ayant comme chef d'état-major général le général Alexeïev. Ces armées se répartissaient en trois groupes principaux :

Groupe du Nord : général Kourapatkine.

Groupe du Centre : général Evert.

Groupe du Sud : général Broussiloff.

Les effectifs de ces armées sont également difficilement évaluables, car elles ont considérablement été augmentées au cours des opérations militaires. On peut cependant les estimer dans leur ensemble à plus de 3 millions d'hommes dès le début. Dans l'organisation de ces armées, une, celle qui jouera le principal rôle dans l'offensive, l'armée du Sud, armée Broussiloff, mérite des détails particuliers sur sa composition.

ARMÉE DU SUD : GÉNÉRAL BROUSSILOFF : Région des marais de Pinsk, du Styr et du Stokhod, l'armée du général Kalédine. — Région de Loutsk-Rovno-Doubno, l'armée du général Sakharoff. — Région de Tarnopol et de la Strypa, l'armée du général Tcherbatcheff. — Région du Dniester et de la Bukovine, l'armée du général Letchitsky.

LE PLAN RUSSE

Durant tout l'hiver 1915-1916, l'armée russe s'était refaite. Grâce à ses nombreuses ressources en hommes, elle avait pu remplacer les vides et avait reconstitué ses unités. Les usines nationales, d'autre part, avaient travaillé sans relâche pour fournir le matériel manquant, et les alliés (France, Angleterre, Japon) étaient venus apporter un concours des plus précieux. L'armée russe allait pouvoir rentrer en ligne au grand étonnement de l'ennemi et se révéler comme constituée et prête pour l'attaque.

En face d'elle, les armées allemandes occupaient la partie Nord de la ligne de défense, tandis que les armées autrichiennes s'étendaient vers le Sud.

Ces dernières, moins solides, moins bien encadrées, surtout moins bien commandées, semblaient s'offrir aux premiers coups de l'adversaire. Une considération géographique devait de plus tenter l'assaillant. Les grands marais du Pripet, qui s'étendaient sur tout le centre du front général, coupaient la ligne de défense et isolaien la partie Nord, du Sud. Ils formaient barrière ; ils étaient comme un écran interposé entre les armées allemandes et autrichiennes et isolaien ces dernières. L'armée Broussiloff pouvait donc opérer en sécurité vers le Sud, certaine d'avoir son flanc droit protégé, par suite de l'impossibilité presque absolue de toute opération militaire dans la région des marais de Pinsk. Cette armée devait, par suite, agir sur l'aile droite des armées austro-allemandes, en face des armées autrichiennes et sur un terrain (la Galicie) favorable aux actions militaires.

De plus, et c'était une considération importante, l'action sur l'extrême aile droite ennemie se produisait près de la frontière roumaine, en Bukovine,

et tout succès dans cette région pouvait amener des avantages de relation diplomatique et amorcer la menace de l'invasion en Hongrie.

En pivotant sur leur aile droite et en faisant avancer toute l'aile gauche, les armées russes allaient déclencher un grand mouvement général dont les suites pouvaient avoir de très grandes conséquences dans la situation du front oriental. La reprise de la Bukovine, celle de la Galicie, le rabattement des armées russes vers le Nord menaçant la droite allemande, et le refoulement des armées autrichiennes au delà des Carpates devaient changer la face de la situation des opérations.

C'est ce mouvement que va entreprendre en juin l'armée Broussiloff.

LA MARCHE DE L'ARMÉE BROUSSILOFF

L'armée Broussiloff prit l'offensive le 5 juin 1916. Son action sera favorisée : d'une part, grâce aux prélevements d'unités autrichiennes sur le front de Volhynie et Galicie, unités envoyées dans le Trentin pour coopérer à l'offensive présomptueuse que l'Autriche prononçait en ce moment ; d'autre part, grâce à une croyance si complète dans la résistance des lignes de défense du front, que l'archiduc autrichien, à la veille de l'offensive, célébrait à Czernowitz l'*inébranlable barrière opposée à l'armée russe*.

Contrairement aux errements en cours, qui voulaient par une offensive produire une action sur une fraction de terrain en accumulant les moyens d'attaque et en *crevant la ligne*, l'offensive fut générale, de la ligne du Pripet à la frontière de la Bukovine, sur 420 kilomètres. On tenait ainsi l'ennemi sur tout le front, on le menaçait de toutes parts, on lui laissait ignorer le point sur lequel l'effort serait le maximum et qui devait amener le recul.

L'effet fut foudroyant ; on apprit en effet avec étonnement que de tous côtés l'avance se faisait et dans des conditions telles que le succès se transformait en victoire.

Dans la partie Nord, sur le Styr, l'armée Kalédine franchissait le Styr et, par une manœuvre habile, entourait la gauche allemande. Dès le premier jour d'attaque, elle faisait 13.000 prisonniers. Allemands et Autrichiens, surpris par la manœuvre, s'étaient vus entourés et contraints de mettre bas les armes.

Le 6 juin, cette offensive se continue dans le secteur Nord. L'armée Kalédine (armée formant l'aile droite de l'armée Broussiloff et opérant dans le bassin du Styr) prononçait un mouvement sur Kolki et Olyka (ligne du Styr au Stubiel), se rabattant vers le Nord-Ouest, dans la direction du Styr. Le résultat de cette action dépassait toute espérance. Des unités ennemis entières, des régiments entiers entourés par les troupes russes étaient obligés de déposer les armes. Le soir de la bataille, on comptait plus de 12.000 prisonniers nouveaux. En deux jours, l'armée Sakharoff avait réalisé un gain appréciable sur le terrain et s'était emparée de 480 officiers, 25.000 hommes, 27 canons.

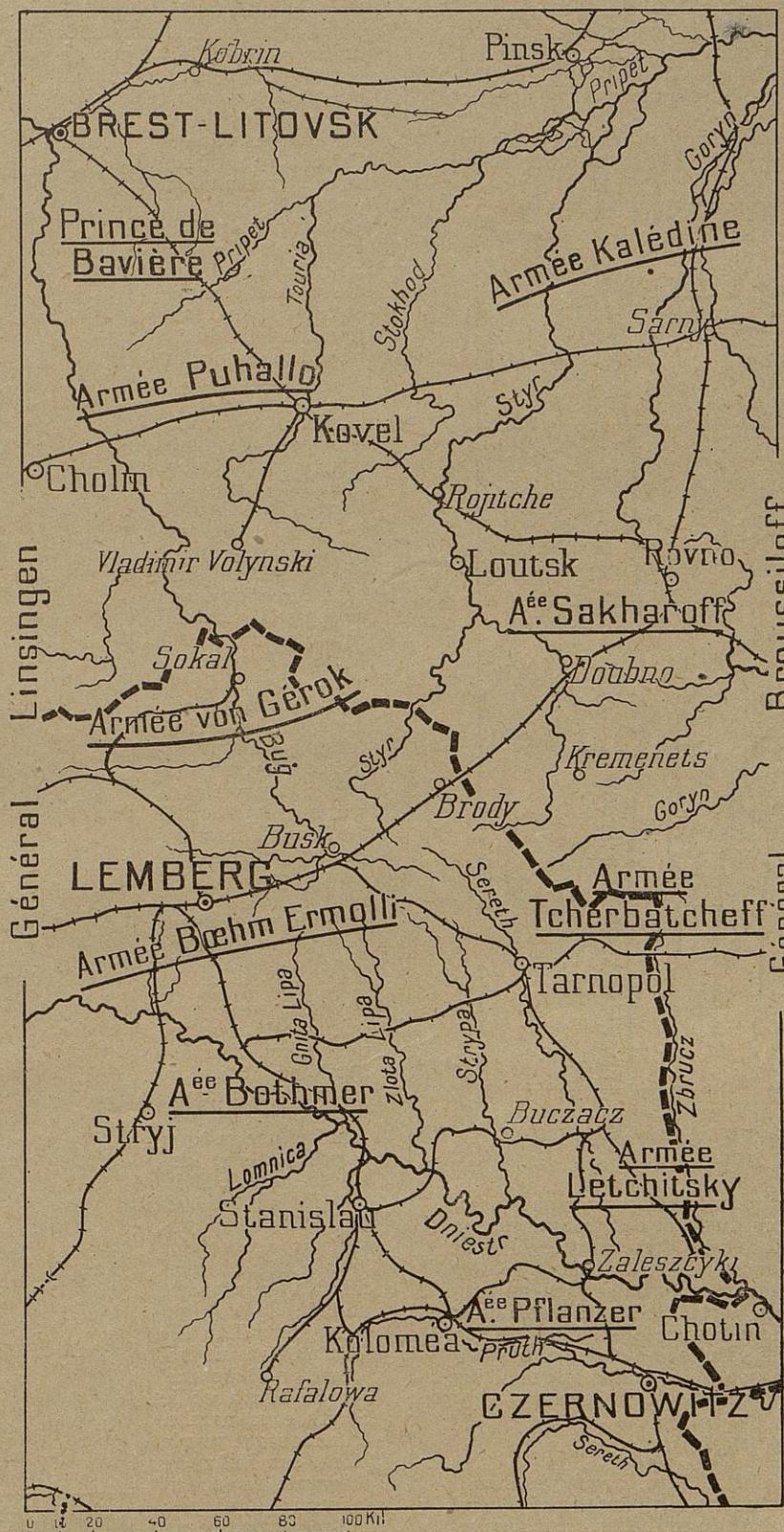
L'avance et les succès de cette armée vont se continuer les jours suivants, les 7, 8, 9, 10, 11 juin. Elle marchera vers l'Ouest et un grand mouvement de conversion portera son aile droite le long du Styr. Elle atteindra, au Sud, la ville de Doubno le 11 juin ; au Nord, Loutsk le 8 juin ; son orientation est prononcée Nord-Ouest-Sud-Est ; elle se rabat sur le flanc de la gauche allemande dont la longue ligne de défense se trouve menacée. Vers le Sud, l'armée Broussiloff a eu également des succès sérieux. Sa gauche, formée de l'armée Letchitsky, s'est avancée sur le Dniester et après des combats heureux, le 7 juin, elle a pu traverser le fleuve à Zatéretzki, prononçant une pointe hardie vers le Sud et menaçant Czernowitz. L'extrême droite ennemie se trouve ainsi refoulée, tournée, et sur ses deux extrémités (Nord et Sud), la ligne austro-allemande est profondément menacée. Du reste, les résultats atteints le 10 juin parlent plus éloquemment que toutes descriptions des succès du champ de bataille. L'armée russe, à cette date, après cinq jours d'entrée en campagne, a pris comme prisonniers valides : 1.550 officiers, 105.314

hommes ; ce ne sont plus les pertes normales qu'une armée peut supporter en campagne ; c'est le commencement de la débâcle. Elle ne fera que s'accentuer les jours suivants. On rapporte que, devant l'attaque violente et si insoupçonnée de l'armée russe, devant le tir répété d'une artillerie nouvelle, l'élan des soldats du tsar, et chose à signaler, les mouvements tournoyants de la cavalerie cosaque qui manœuvre, s'infiltra derrière les lignes et tourne les positions, les unités autrichiennes démolies mettent bas les armes après un semblant de résistance sur leurs formidables positions si émaillées de défenses de toutes sortes.

Le 13 juin, le bulletin officiel signalait : 1.720 officiers, 121.720 hommes, 130 canons, 260 mitrailleuses.

Le 15 juin, le bulletin officiel signalait : 2.576 officiers, 166.576 hommes, 180 canons, 310 mitrailleuses.

On verra, au cours de ce récit, qu'à la fin de juin, exactement le 3 juillet,



LA RÉPARTITION DES ARMÉES

le nombre des prisonniers austro-allemands faits par toute l'armée Broussiloff atteignait le chiffre fantastique de 232.000 hommes, tous prisonniers valides.

Au 15 juin, l'armée Broussiloff a réalisé déjà un joli succès. Tandis que par son centre (armée Tcherbatcheff) elle contient et fixe l'ennemi (armée Bothmer) sur ses positions de la Strypa, qu'elle a en partie franchie, sur ses ailes elle a avancé largement et dessine un mouvement de tenaille qui s'accuse de jour en jour.

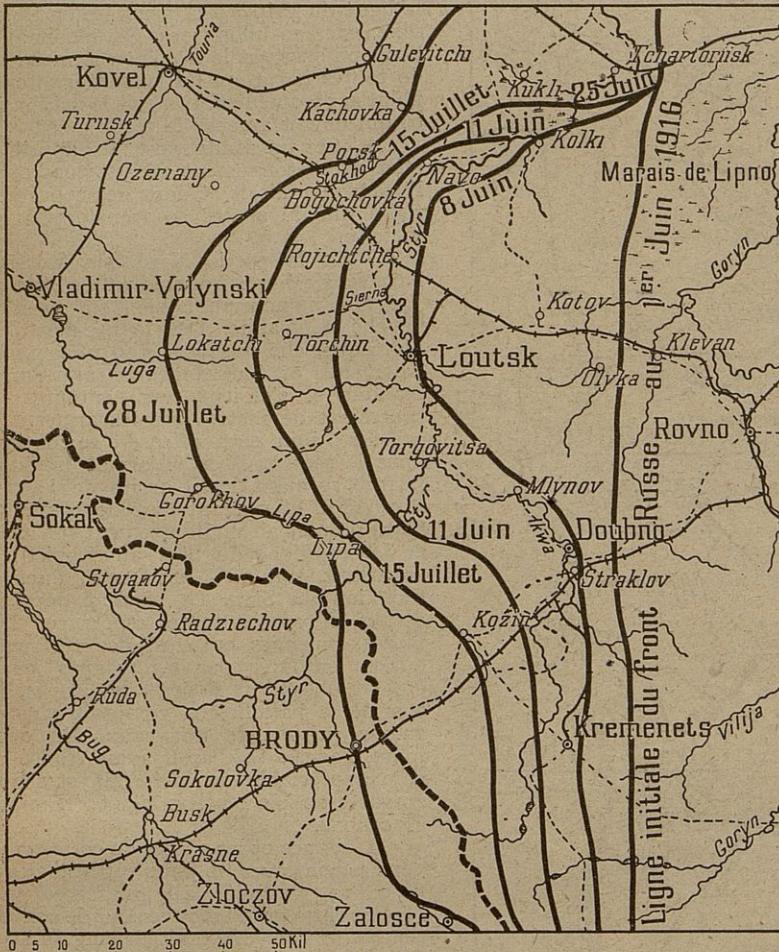
Au Nord, l'aile droite est sur le Styrl et marche sur le Stokhod (direction Kovel). Au Sud, l'aile gauche est arrivée à Czernowitz, où elle est entrée le 17 juin, à quatre heures du soir.

L'aile droite autrichienne, formée de l'armée Pflanzer, est en pleine déroute; elle bat en retraite sur les Carpates, abandonnant la Bukovine.

Les succès russes du début sont dûs évidemment à la bravoure et à la valeur des troupes du tsar, mais surtout à la manœuvre opérée sur ce front; ce ne sont plus des attaques partielles de front, dans des secteurs choisis avec idée de rupture des lignes de résistance; la conception est toute autre: c'est l'attaque générale sur tout le front avec la manœuvre sur les ailes qui doit amener le résultat.

Le 20 juin, la brèche du Nord produite sur Loutsk s'augmente; elle déborde le centre autrichien, tandis que, vers le Sud, la marche sur le Sereth et vers Sniatyn accuse nettement la progression enveloppante de la droite ennemie. La manœuvre a produit son effet; l'armée austro-allemande subit la situation qui lui est imposée par les armées russes victorieuses.

L'offensive russe si brillamment menée par le général Broussiloff avait jeté l'effroi dans l'armée adverse; du reste, les succès obtenus et les résultats acquis



LES AVANCES SUCCESSIVES DE L'AILLE DROITE DE L'ARMÉE BROUSSILOFF
DU 5 JUIN A LA FIN DE JUILLET

en vingt jours étaient de ceux qu'on n'était pas accoutumé à voir dans la campagne actuelle. L'état-major allemand, tout ému du recul des troupes de son allié, qui chaque jour perdait du terrain et allait détruire la résistance du front oriental, s'empressa de parer au plus vite à l'avance russe en Galicie.

L'arrivée des renforts et la concentration des troupes de soutien ne pouvaient se faire que dans la partie Nord, vers Kovel. Vers le Sud, on devait laisser l'armée Pflanzer, déjà détruite et désorganisée, se retirer de la Bukovine et tâcher, si possible, de limiter son recul aux Carpates. La Bukovine était perdue.

C'est donc vers le Nord, sur le Stokhod, que l'état-major allemand va tenter une courte offensive et essayer d'arrêter la marche des Russes.

LA BATAILLE DU STOKHOD

L'aile droite des Russes (armée Kaléchine sur le Styrl, armée Sakharoff sur l'Ikwa) avançait dans l'Ouest. Les armées austro-allemandes du général Puhallo sur le Styrl et von Gérok sur l'Ikwa avaient dû se replier. Leur mouvement de recul dégageait toute la gauche ennemie et il s'agissait d'arrêter l'avance

russe sur cette aile qui, si elle venait encore à flétrir, livrerait à l'armée victorieuse les points importants de Kovel, Vladimir-Volinski, Sokal. C'était, par suite, la menace directe au nord de Lemberg.

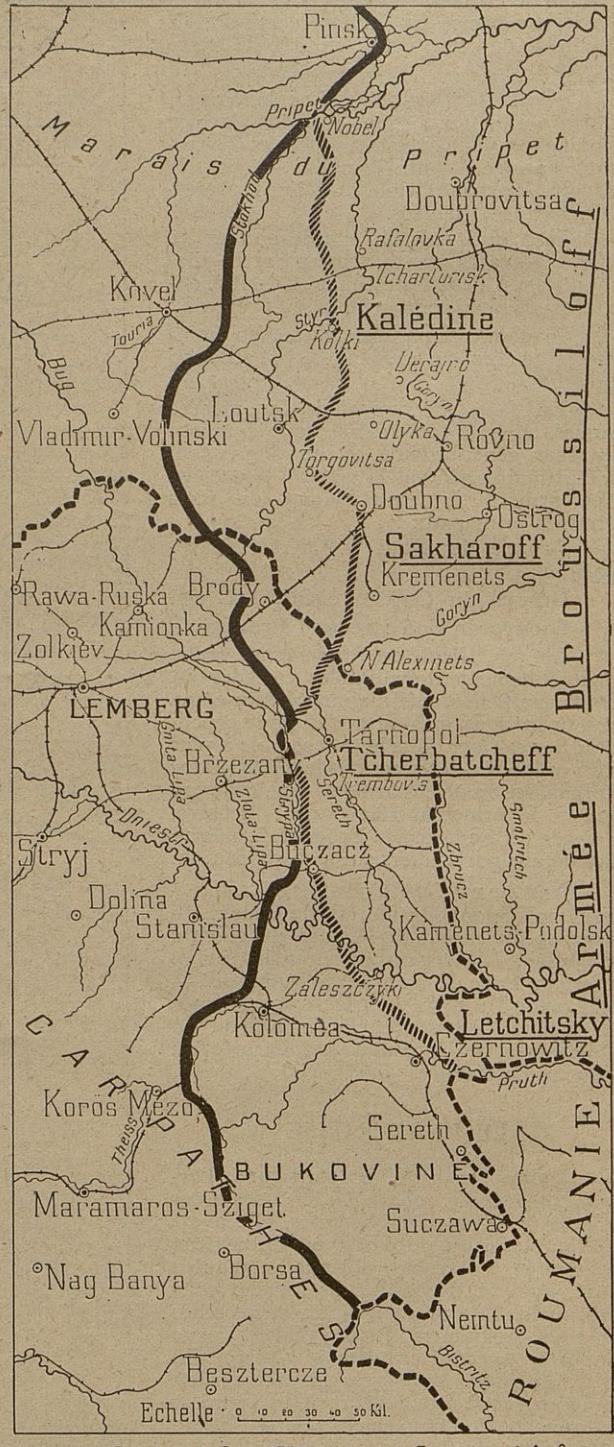
Le général von Linsingen résolut d'agir vigoureusement sur la droite russe et de profiter de son avance dans l'Ouest pour l'accabler sur son flanc. La bataille du Stokhod, qui va se développer durant toute la première partie du mois de juillet (du 27 juin au 16 juillet) n'aura pas d'autre but que de prendre l'aile droite russe en flanc, durant son mouvement de progression vers l'Ouest. Ainsi, tandis que les armées Kaléchine et Sakharoff continuent leur marche sur Vladimir-Volinski et sur Brody, le général allemand von Linsingen masse ses troupes vers le Nord, sur le Stokhod, et s'apprête à attaquer, dans la direction Nord-Sud, l'aile droite des Russes.

La région du Stokhod est, comme toute la contrée, une région très marécageuse; les bords de la rivière sont difficilement franchissables pour de grosses unités munies surtout d'une artillerie lourde. L'attaque allemande qui se produira dans la direction de Gorodock aura à lutter contre ces difficultés et, pour les vaincre, elle ne disposera pas, comme en 1915, des puissants effectifs de troupes de réserve qu'elle avait jadis; l'ère des grosses ressources en hommes est passée; c'est maintenant la pénurie, bientôt la disette.

L'attaque de flanc allemande menée par von Linsingen fixa sur place l'aile droite russe et, du 27 juin au 7 juillet, l'armée Sakharoff fut contenue sur les bords marécageux du Stokhod, de Kosin à Kukli, au nord de Kolki. Ce fut alors que, pour brusquer le dénouement, le général Broussiloff ordonna à son tour une contre-attaque sur le flanc même de l'armée von Linsingen. Il en résulta que cette dernière, qui croyait prendre l'aile droite russe dans une position délicate, fut à son tour tournée et battue par la fraction d'armée du général Lescha, de l'armée Broussiloff.

D'autre part, le général Sakharoff avançait à grands pas vers l'Ouest, dans la direction de Brody. Toute la droite russe avait progressé de près de 45 kilomètres dans cette direction et son action se faisait sentir puissamment sur toute la ligne austro-allemande. Bien couverte sur son flanc droit par les marais presque impraticables du Pripet, l'armée Sakharoff pouvait en toute sécurité, après avoir repoussé l'attaque allemande, s'avancer en Volhynie.

Le mouvement général se dessinait donc dans le Nord très nettement et l'avance russe provoquait la rupture des lignes allemandes, tendant à séparer en deux groupes les armées de von Hindenburg au Nord et celles de von Linsingen au Sud. Mais, vers le Sud, des événements d'une importance encore plus grande s'étaient manifestés durant cette période du 20 juin au 15 juillet. L'armée Letchitsky avait progressé en Bukovine, sur le Pruth et le Sereth, et sa marche, en remontant vers le Nord, sur Kolomea, menaçait également le front autrichien qui tenait encore sur la Zlota-Lipa.



LE FRONT RUSSE: ARMÉE BROUSSILOFF.

RELEVÉ DES PERTES AUSTRO-ALLEMANDES DURANT LA PREMIÈRE PARTIE DE L'OFFENSIVE RUSSE (5 JUIN - 16 JUILLET 1916)

Le 5 juin	13.000 prisonniers austriens. aux deux ailes :	480 officiers.	25.000 hommes.	27 canons.
Le 6 juin		1.720 —	121.720 —	130 —
Le 13 juin	—	2.576 —	166.576 —	180 —
Le 15 juin	—	2.917 —	192.074 —	192 —
Le 22 juin	—	3.271 —	217.640 —	257 —
Le 3 juillet	sur tout le front :	5.620 —	266.000 —	312 —

Les chiffres donnés ci-dessus ont été relevés successivement sur les communiqués officiels russes.

Quand une armée subit de pareilles pertes, soit près de 300.000 hommes comme prisonniers en un mois et demi, on doit en déduire que ses pertes réelles en tués et blessés sont en proportion des disparus; c'est alors plus d'un demi-million d'hommes supprimés dès le début de l'offensive russe. Devant un semblable déchet, il n'y a pas une armée qui puisse résister; elle est vouée à la destruction.

EFFET DE L'EXPLOSION D'UNE MINE



Entonnoir creusé par une explosion de mine provoquée par nos sapeurs près de Dompiere. Cette excavation mesure plus de 25 mètres de profondeur et environ 60 mètres de diamètre. Près du fond, un sergent, gravit une des pentes pour gagner un boyau de communication ouvert dans la paroi de l'entonnoir. L'exiguïté de cette silhouette, par rapport à l'ampleur du cadre, donne, mieux que des chiffres, l'idée des vastes proportions de cette immense cuvette et, en même temps, de la puissance des explosifs actuels. Ces entonnoirs, dès qu'ils se produisent, sont occupés par nos poilus qui les utilisent comme abris; reliés par des boyaux de communication, ils forment un système de tranchées provisoires de grande valeur défensive. La surface de la Picardie est parsemée d'entonnoirs semblables. Les gros projectiles en ouvrent aussi de considérables.

UN CURIEUX INSTANTANÉ



Cette maison, située dans la région où opère l'armée belge, était déjà très éprouvée par les projectiles de toutes sortes, mais enfin les murs étaient toujours debout, lorsqu'un obus venant à éclater derrière elle, elle en reçut une telle commotion que la façade s'abattit tout d'une pièce. Notre photographie est un curieux instantané pris au moment même de cet écroulement.

LA TRANCHÉE CHANGÉE DE FRONT



Près de Curiel, nos poilus s'apprêtent à remettre en état, mais en lui faisant un parapet du côté des Boches, cette tranchée qu'ils leur ont prise, après que notre artillerie en eut réduit les parois en éboulis. Les Allemands lui avaient donné pour nom la lettre Y. Ainsi nos braves, passant avec le même entrain du maniement du fusil au maniement de la pioche, font du bon travail quel que soit l'outil.

Sous la Schlague⁽¹⁾

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Ici des ordres sévères sont donnés pour qu'on nous désinfecte compagnie par compagnie dans le plus bref délai. Nous vivons cent cinquante hommes dans un espace de trente mètres de long sur dix mètres de large, ce qui ne fait qu'accroître les risques d'infection ; les poux nous couvrent littéralement et ne sont pas étrangers à la transmission des maladies.

16 février.

Encore un Russe frappé de deux coups de sabre occasionnant des blessures profondes à la tête et à l'épaule. Il est si gravement atteint qu'après l'avoir pansé, on l'emmène tout de suite à l'hôpital.

Je n'ai pu savoir s'il s'en était tiré, mais il est évident que certains ont dû mourir des suites de ces brutalités, car je ne vois qu'un bien petit secteur du camp puisque, sur huit compagnies, je ne fréquente guère que la deuxième, la troisième et la première.

17 février.

Cette nuit, sans motif, on nous a fait lever à coups de sabre et on a lâché sur nous les chiens policiers. Un Français qui protestait a reçu un coup de baïonnette dans la cuisse. Ce fait n'est pas isolé. J'ai oublié de noter la date à laquelle un camarade anglais fut également blessé par une sentinelle malveillante.

18 février.

Le feldwebel K... nous quitte, obligé d'aller rejoindre à C... Il nous fait des adieux corrects ; lui et le capitaine de la compagnie se sont comportés d'une façon assez digne vis-à-vis de nous. Il s'excuse même d'avoir été forcée de tirer son sabre pour taper sur les retardataires aux corvées, ou sur ceux qui se montraient trop affamés à l'heure de la soupe.

19 et 20 février.

Départ de quelques invalides destinés à être échangés ; c'est à peine si les majors allemands ont accepté le quart de ceux qui légitimement devaient être rapatriés en France.

V

LES EFFETS DU BLOCUS. — L'ENFER AU CAMP

25 février.

Aujourd'hui les journaux allemands avisen le public que le pain devra désormais se fabriquer avec : Pour 1.000 grammes :

250 grammes de farine de seigle, ou froment ou blé ;
30 grammes de mélasse ;
250 grammes de flocons d'avoine ;
250 grammes de féculle de patates ;
250 grammes de féculle de pommes de terre, son et paille hachée.

Les chevaux sont également rationnés : deux livres d'avoine par jour et le reste en barbotage de paille hachée, sciure de bois et son. Leur nourriture diffère de celle réservée aux hommes.

Il est défendu d'empeser le linge, car il ne faut pas gaspiller l'amidon qui peut servir aussi à la confection du pain. Le célèbre docteur berlinois Herr Zimmermann n'hésite pas à proposer une perquisition sévère dans chaque maison pour empêcher les particuliers d'emmagasiner le moindre stock de provisions ; dans les restaurants de Berlin, il n'est plus délivré de petits pains, mais l'on sert aux consommateurs une tranche de pain bis que le garçon va couper à l'office.

26 février.

Nous étions déjà habitués à mal manger, mais, ce soir, on nous sert une soupe de betteraves fourragères tellement infecte que nous refusons d'y toucher ; la première compagnie suit notre exemple ; on reporte les bassines à la cuisine. Fureur des Boches, qui profitent de l'occasion pour infliger la punition du poteau à certains prisonniers, et cela sous le fallacieux prétexte que les Français se montrent vraiment par trop difficiles. En effet, nos camarades Russes, plus affamés que nous, se sont contentés de cette affreuse mixture, aussi nos tyrans nous condamnent-ils à l'avaler de gré ou de force, tôt ou tard.

27 février.

Nos bourreaux semblent s'amadouer. Est-ce feinte ou réalité ? On nous avise qu'à l'avenir les colis ne seront plus fouillés qu'au camp et que, de la sorte, aucune soustraction ne pourra avoir lieu. L'autorisation de fumer est accordée... Mais nous n'avons toujours que le tabac reçu dans les colis, car ici, il est impossible de s'en procurer un gramme.

Entre temps, les journaux annoncent que quinze pour cent d'impôts supplémentaires viendront incessamment grever les contribuables allemands.

28 février.

C'était une feinte. Notre sort va devenir plus misérable que jamais. La ration de pain tombe de cinq cents à trois cents grammes, et encore ce qu'on nous donne est un produit de fabrication très inférieure, lourd et indigeste.

Un camarade anglais, qui avait été amputé d'un bras, vient de mourir d'une pleurésie attrapée dans l'atmosphère glaciale du camp. Je réussis à obtenir dix-sept marks pour une collecte ; le caporal B... réunit une somme égale ; cela nous permet d'élever au pauvre Tommy un petit monument funéraire.

Malheureusement, nous sommes presque toujours prévenus trop tard lorsque l'un des nôtres meurt à l'hôpital et nous ne pouvons pas toujours lui rendre les derniers devoirs.

Anglais, Russes, Français, Belges font bon ménage ; les Allemands qui nous mélangent espèrent faire éclater des dissensions entre alliés. Ils n'ont réussi qu'à faciliter l'union de ces diverses races.

3 mars.

Peut-être ne sait-on pas en France que nous ne touchons ni viande ni pain en quantité suffisante ? Dans notre pays, cependant, l'on nourrit les prisonniers allemands aussi bien que nos soldats. Pourquoi ? C'est inadmissible ! Mieux nous traitons un Allemand, plus il nous déteste. Ces brutes ne comprennent que les coups et, si on les nourrissait aussi mal qu'ils nourrissent les prisonniers français, cela compenserait bien petitement les cruautés et la famine dont souffrent tous les captifs, Français, Russes, Anglais et Belges, civils ou militaires.

Du 5 au 10 mars.

Nos gardiens ont juré de nous rendre la vie impossible de toutes les façons. C'est l'enfer. Sans motif, les petites tables et les bancs confectionnés par nos propres moyens sont brisés par les Boches, ainsi que les palissades qui servaient de séparation entre les gradés et nous.

Quelques jours plus tard la baraque 40 est consignée car quelques cas de typhus viennent de se déclarer. La marche de la maladie est caractéristique : forte fièvre subite mais intermittente, maux de tête et affaiblissement général surtout des jambes, rougeurs et envie de dormir, mort à bref délai.

Nous voici donc consignés pour au moins trois semaines au cours desquelles le nombre des cas ira s'élargissant chaque jour. Le docteur C... vient prendre charge de la compagnie qui est privée de toute communication avec l'extérieur ; on brûle les effets et les paillasses des prisonniers infectés. On réussit enfin à enrayer le fléau au bout de quarante jours.

Chez nos ennemis, la crise alimentaire s'accentue. Les journaux de Berlin avisen le public d'avoir à nourrir le bétail avec un mélange de tourbe mélassée, de paille hachée et de sciure de bois. La population berlinoise est rationnée comme en état de siège, pour le pain, les pommes de terre, la charcuterie, le café, etc... Amende et prison pour qui serait pris à cacher de la farine, ou à faire du café avec des céréales grillées.

Du 20 au 25 mars.

L'épidémie est enfin terminée, mais les Boches ne se risquent pas encore à venir chez les « pestiférés ». Ils ne renoncent cependant pas à nous torturer. Pour nous donner le « cafard », ils nous passent des journaux de fabrication allemande, imprimés en français et en anglais, et rédigés, naturellement, de manière à nous décourager. Mais nous savons à quoi nous en tenir et ne faisons nulla attention à cette prose.

Ces camps immenses où vivent tant bien que mal — plutôt mal que bien — quinze mille, vingt mille, et même trente mille prisonniers, permettent aux Allemands d'appliquer leurs chers principes d'ordre, de méthode, de discipline. En ce qui concerne les vivres, ils peuvent réaliser, tant par la façon chiche avec laquelle ils nous nourrissent que par l'emploi judicieux des matières comestibles, une économie de cinquante pour cent, sur ce que, nous Français, nous dépenserions. Cela s'effectue, bien entendu, au détriment de la santé des prisonniers. Mais c'est là le dernier de leurs soucis.

Je constate que nos ennemis sont en avance sur nous pour certaines choses. C'est ainsi que les cuisines fonctionnent électriquement ; elles sont munies de récipients concasseurs, rotatifs électriques à courant d'eau, découpeuses, hacheuses permettant de réduire les pommes de terre, carottes, betteraves non épluchées à un parfait état de propreté, évitant ainsi les corvées fastidieuses et abrutissantes de notre long et peu économique épéchage à la main.

Fin mars.

MENU TRÈS MÉDIOCRE ET HABITUEL DE CHAQUE SEMAINE :

Dimanche : matin, café ; midi, riz ; soir, charcuterie ou colle de pâte.

Lundi : matin, café ; midi, carottes ; soir, patates et un poisson cru.

Mardi : matin, thé ; midi, rutabaga ; soir, colle de pâte.

Mardi : matin, thé ; midi, haricots centenaires ; soir, colle de pâte.

Jeudi : matin, café ; midi, orge ; soir, fromage.

Vendredi : matin, thé ; midi, morue au rutabaga ; soir, patates.

Samedi : matin, thé ; midi, betteraves fourragères ; soir, colle de pâte.

Le thé comme le café sont fabriqués avec des produits chimiques quelconques. La « colle de pâte », je le rappelle, est une composition infecte, faite de vingt pour cent de farine et quatre-vingts pour cent d'eau.

Cette nourriture, loin de s'améliorer, devient peu à peu immangeable.

Mois d'avril.

Rien d'anormal. Monotonie désespérante de l'existence. Nos gardiens se font toujours un jeu de nous imposer mille misères. Des camarades du groupe auquel j'appartiens prennent l'initiative de faire une petite liste contenant environ cent cinquante signatures en faveur de l'adjudant P... du ...^e d'infanterie qui gagna notre estime et notre affection en faisant de son mieux pour en imposer aux Boches et éviter que les hommes soient maltraités à tout instant.

Il s'insurgea un jour devant la vilenie d'un sous-officier allemand frappant un zouave blessé qui avait osé fumer dans la baraque. On ne peut s'imaginer tout ce qu'une pareille attitude recélait d'héroïsme.

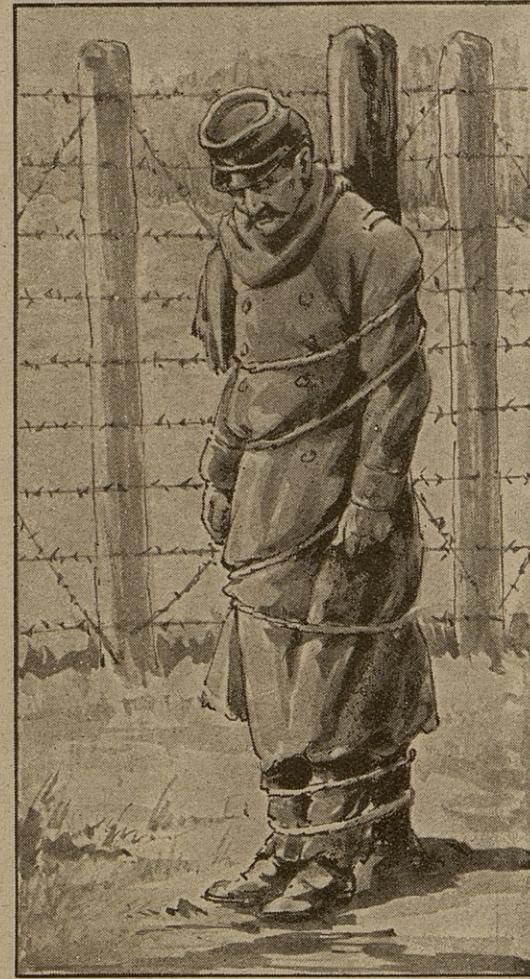
15 avril.

Bien que l'épidémie soit définitivement arrêtée, nous sommes toujours consignés et séparés entièrement des autres compagnies par les clôtures barbelées et les planches. Nous ne voyons donc que notre prison et le ciel. Triste horizon !...

J'apprends vers cette époque que bien des sociétés en France extorquent de l'argent de toutes parts sous prétexte d'envoyer des colis aux prisonniers. Le public devrait bien se renseigner avant de fournir des fonds à ces sociétés.

Mon père se laissa prendre ainsi à fournir à diverses sociétés une centaine de francs. Il envoya notamment à six reprises à un syndicat la somme de trente francs, car ce syndicat avait promis d'envoyer cent kilos de pain toutes les semaines au camp de Z... Nous ne reçumes jamais rien.

(1) Voir les N° 96 et 97 du Pays de France.



SUPPLICE DU POTEAU INFILIGÉ A UN PRISONNIER

1^{er} mai.

Les prisonniers se fatiguent, s'usent, rongés par le « cafard » et par l'absence de nouvelles. Beaucoup sont anémis ; de nombreux candidats à la tuberculose sont nettement reconnaissables ; ils partiront cet hiver pour le petit cimetière du camp...

Depuis fin avril, la nourriture est devenue de plus en plus infecte ; heureux ceux qui ont quelque argent et surtout ceux qui reçoivent des colis.

Les sentinelles boches inaugurent une distraction sensationnelle. En faisant des rondes diurnes ou nocturnes, ils surprennent parfois des prisonniers qui ont l'audace de faire bouillir de l'eau dans le trou réservé aux balayures, pour se confectionner soit un peu de café, soit un peu de thé avec les produits venus de France. Alors, c'est une joie féroce qui s'empare de ces brutes. Pendant que deux sentinelles empêchent à coups de crosses les délinquants de sortir de la fosse, le troisième prend de l'eau dans une cruche, ou tout autre récipient à sa portée, et inonde le feu en ayant soin tout d'abord d'arroser les pauvres diables qui sont aveuglés par la fumée. Pour terminer la fête, on les roue de coups. Cette distraction fut bientôt fort en faveur.

Courant mai.

J'ai pu faire venir pour deux cent cinquante à trois cents marks de livres de toutes sortes, en majorité des livres d'études. Nous avons ainsi un commencement de bibliothèque. A la deuxième compagnie, j'ai eu le plaisir de voir tout de suite dix à douze camarades se mettre à travailler les langues vivantes...



MOYENS RUDIMENTAIRES POUR LE LAVAGE DU LINÉ

C'est un heureux dérivatif aux préoccupations qui nous obsèdent et qui font que parfois un vent de folie souffle sur nous.

On redouble de précautions sanitaires. On nous inocule du sérum antityphoïdique par cinq injections sous-cutanées à raison d'une piqûre par semaine.

Leurs excellentes gazettes se font toujours un malin plaisir de nous renseigner. Elles nous apprennent qu'il n'y aurait que quarante-cinq mille prisonniers allemands en France, sept mille en Angleterre et deux mille en Russie !... Simple oubli de quelques zéros !...

Ils ont cependant soin d'ajouter : « Nous tenons ces renseignements de journaux neutres, lesquels doivent se tromper sensiblement, car nous devons avoir certainement plutôt vingt mille prisonniers que deux mille en Russie !

Depuis novembre le nombre des Français n'a pas augmenté et encore compétent-ils dans ce chiffre global les civils emmenés des pays occupés.

Malgré l'éloquence (?) de ces chiffres et en dépit de leurs soi-disant succès sur terre et sur mer, nous voyons l'argent allemand baisser à vue d'œil. Le change au début était de 79 marks pour cent francs ; puis 85, 86.50, 88, et maintenant 90 marks 90 ; cela suffit à nous remplir d'espoir.

7 mai.

Encore un camarade qu'on porte au cimetière ; c'est le dixième enterrement auquel j'assiste. Le cimetière de la ville étant déjà encombré de soldats russes, français et anglais morts dans les hôpitaux, on a installé un petit cimetière à l'extrémité Nord du camp, pas très loin du lazaret qui vient d'être terminé, à seule fin d'éviter d'avoir à conduire par la ville les victimes du régime du camp.

VI

MENTALITÉ ALLEMANDE. — UNE GRANDE NOUVELLE

10 mai.

Petit à petit, le camp achève de s'installer ; il arrivera bientôt à offrir un semblant de confortable (sauf pour la nourriture).

Il y a maintenant un service de douches ; une pompe à balancier est installée au milieu de la cour en cas d'incendie, et permet en même temps d'arroser deux fois par jour, car ce terrain sablonneux engendre une poussière épouvantable. On place même des bancs devant les baraques et on blanchit ces dernières à la chaux. De loin, cela fait l'effet d'une petite ville blanche comme les villages algériens. On plante même des fleurs près de la cantine et du bureau de compagnie. On a la réconfortante illusion d'un peu de verdure dans cette grande prison.

Mais n'allez pas croire que la sollicitude boche à notre égard soit désintéressée. L'autorité allemande veut pouvoir éblouir les envoyés des pays neutres qui viendront nous visiter...

Si l'installation de ce camp, terminé seulement après dix mois d'occupation, paraît bonne, si les délégués neutres estiment que nous sommes humainement traités, qui fera donner à ces milliers de malheureux une nourriture substantielle ?

Les Français sont relativement heureux, car leurs familles se privent de bien des choses pour leur envoyer plusieurs colis par mois, mais il n'en est pas de même des milliers de prisonniers russes qui n'ont ni lettres, ni colis, ni mandats. Leur sort est atroce !...

Maintenant les colis parviennent presque au complet. Malheureusement

le pain arrive généralement mois, excepté lorsque les expéditeurs ont pris le soin de le griller ou d'y substituer des biscuits. Environ trois mille colis sont perpétuellement entassés dans une baraque de l'administration allemande. Quelques Prussiens sont occupés à les trier et à les fouiller un à un, oubliant souvent sur leurs tables, comme par mégarde, quelque boîte de conserve ou autre comestible.

En plus des punitions que j'ai déjà dénoncées (coups de sabre, poteau, corvées doubles, etc.), on inaugure un nouveau châtiment. Une douzaine de pierres de vingt kilos chacune sont transportées d'une extrémité à l'autre de la cour par les punis et cela sans aucune utilité. Il y a aussi la prison cellulaire où l'on couche sur des traverses en bois, sans couverture ni paillasse, avec pour toute subsistance quatre cents grammes de pain noir et de l'eau. Tous les quatre jours, au repas de midi seulement, on a droit à une portion de soupe. Ces punitions sont infligées pour des futilités telles que : avoir glissé une lettre aux camarades d'une compagnie voisine ; être sorti de sa compagnie pour aller passer quelques instants dans une autre ; ou bien encore avoir fumé dans la zone interdite.

La saison d'été s'approche. On décide de vider peu à peu le camp. Depuis quelque temps déjà, de nombreux Russes ont été expédiés sur les routes, dans les mines, dans les usines, dans les bois, les champs ou les marais. Un faible lot de Français est également parti.

Mais on prépare activement des listes par profession, afin de renvoyer et d'utiliser ailleurs le plus grand nombre de prisonniers possible.

Chaque jour qui passe me permet d'approfondir davantage la mentalité allemande.

Je crois avoir déjà dit que, sous l'impulsion du gouvernement et des fonctionnaires, on a réussi à recruter en masse des volontaires de dix-sept à soixante-cinq ans. Des réformés et des ajournés rappelés sont habillés et équipés ; on les fait alors défilé dans notre camp pour leur montrer les prisonniers faits par les nobles troupes allemandes. A leur allure et à leur aspect physique, nous voyons quel changement s'est produit dans la qualité de ces troupes, si nous les comparons avec celles que nous avons combattues. Pas de joie, pas d'emballement ; mornes, tristes, timides, ils ont des mines de convalescents ; ils passent à travers le camp, osant à peine nous regarder.

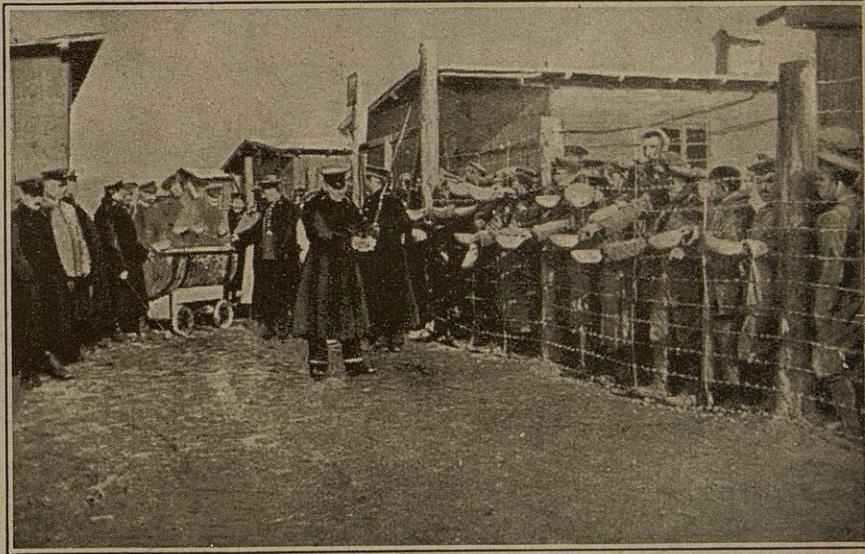
Les gardiens qui nous surveillaient depuis la fin d'octobre 1914 ont été relevés et envoyés au front. Ceux qui les remplacent sont des blessés qui viennent attendre ici leur guérison complète. Il y a aussi parmi nos gardes des réformés de tous âges et des volontaires trop vieux pour faire campagne. Tous ont une foi aveugle en leur kaiser. Les contingents qui partent d'ici nous disent naïvement : « On nous envoie pour faire l'occupation de Toul et de Verdun. » Nous sourions... c'est tout !...

Sévèrement encadrées, soumises à leurs caporaux, qui ont là-bas l'autorité d'un sergent ou d'un adjudant de chez nous, ces troupes donnent un semblant de cohésion. Les officiers sont presque tous imberbes ; ils ont à peine un an d'instruction militaire à l'école des cadets, exception faite pour les officiers légèrement blessés et prêts à repartir.

Autant qu'il m'a été donné de pouvoir m'en rendre compte, Z... est le prototype de la ville provinciale, proprette, sans grand trafic. Elle compte environ trente mille habitants. C'est plutôt une petite cité bourgeoise, aux maisons modestes, ressemblant à des jouets de poupée. Les gens sont placides, les enfants proprement tenus, même ceux des classes les plus pauvres qui marchent pieds nus. Les rues sont également bien entretenues, mais horriblement mal pavées.

Les femmes travaillent dur et ferme. On les voit à bicyclette, se rendant aux champs, leurs outils aratoires dans une hotte attachée à leurs épaules. Il convient de faire observer qu'ici une bonne bicyclette ne coûte guère plus de quarante-cinq à soixante marks, achetée au détail chez le premier quincaillier venu.

Il semble qu'il y ait peu de maisons louches, cafés ou cabarets mal famés. La prostitution de la rue paraît inconnue, tout au moins dans des petites villes comme Z..., car à Leipzig et à Berlin, c'est le record du monde !... Malgré tout, cette pruderie n'est qu'apparente, car il existe quelques restaurants de nuit



LES PRISONNIERS AFFAMÉS ATTENDENT LA DISTRIBUTION

où le service est fait par des femmes de moeurs très faciles. Je tiens ces renseignements de quelques sentinelles loquaces et des ouvriers civils qui viennent parfois travailler au camp.

Les conditions d'hygiène ont été sensiblement améliorées tous ces derniers temps. La grande baraque de douches près du lazaret, au nord du camp, possède également une salle d'étuve où tous nos vêtements et nos couvertures sont désinfectés pendant que nous passons à la douche. De cette façon on parvient à se débarrasser de la vermine ; en outre, c'est le meilleur moyen pour enrayer la propagation des maladies contagieuses.

Ce fut environ vers cette époque que se produisit un incident caractéristique. Un certain nombre de Français, environ quatre-vingts, appartenant au 2^e bataillon du camp, furent envoyés en corvée à la gare. Le lendemain, on les emmena chez un nommé M... propriétaire d'une usine électrique pourvue d'un outillage assez important.

(A suivre.)

LES RUSSES A SALONIQUE



Sur le quai de Salonique : L'alignement pour le défilé, qui va se faire, musique en tête, en se rendant à travers la ville au poste de campement. La plupart des hommes formant le contingent russe sont des soldats aguerris ; ils ont pris part aux plus importants faits d'armes contre les Allemands. Là-bas, comme chez nous, leur haute stature, leur belle prestance, leur bonne tenue fixent l'attention et font bien présumer du concours qu'ils nous apportent. Dans le médaillon : Le drapeau d'un des régiments, pendant le défilé.

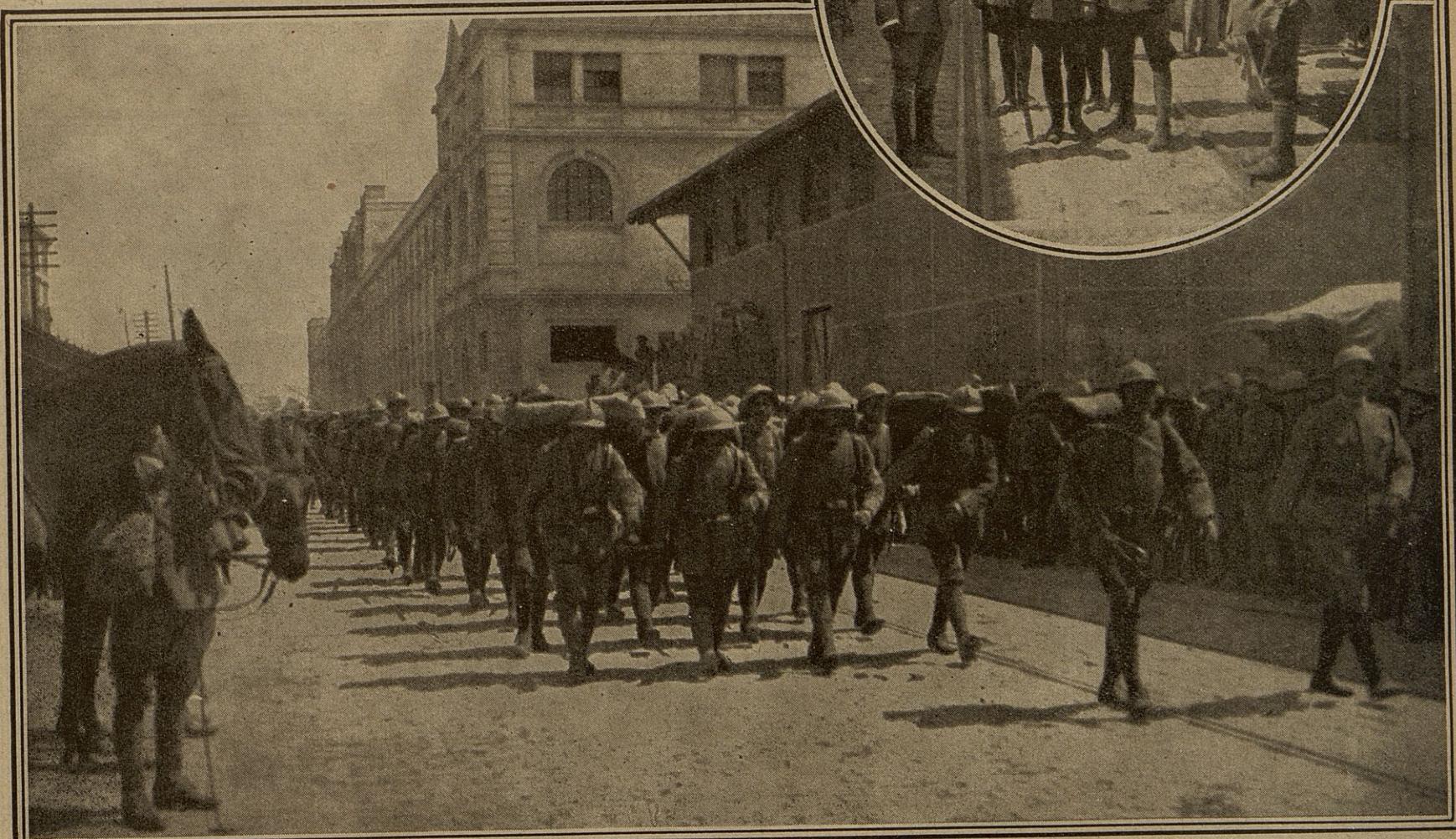
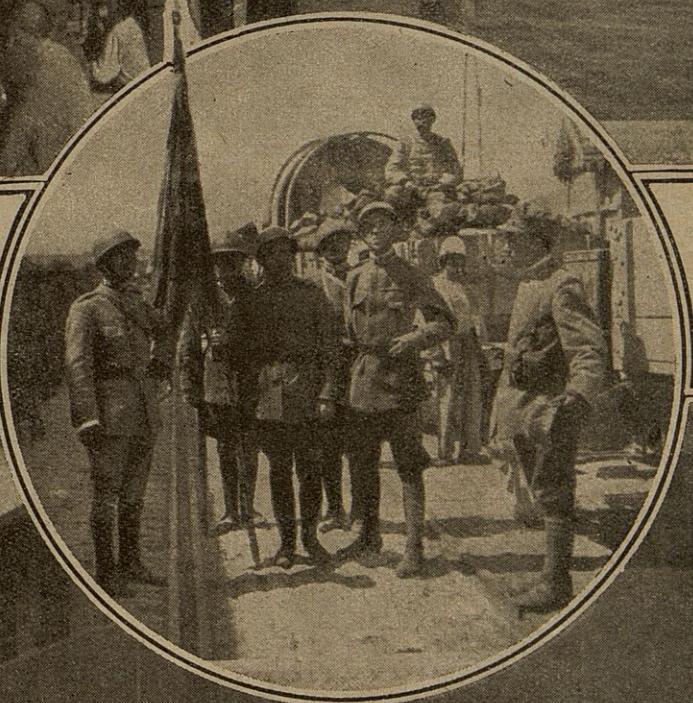


Dans le courant d'août sont arrivés à Salonique plusieurs convois apportant les contingents que le gouvernement russe a désiré faire participer à côté des alliés aux opérations en Macédoine. Ils ont été accueillis avec enthousiasme par la population et par les troupes des autres nations, dont des détachements en armes étaient venus les recevoir. Notre photographie représente un groupe de fantassins russes au moment où, quittant le transport, il se dirige vers le point des quais fixé pour le rassemblement de son unité.

LES ITALIENS A SALONIQUE

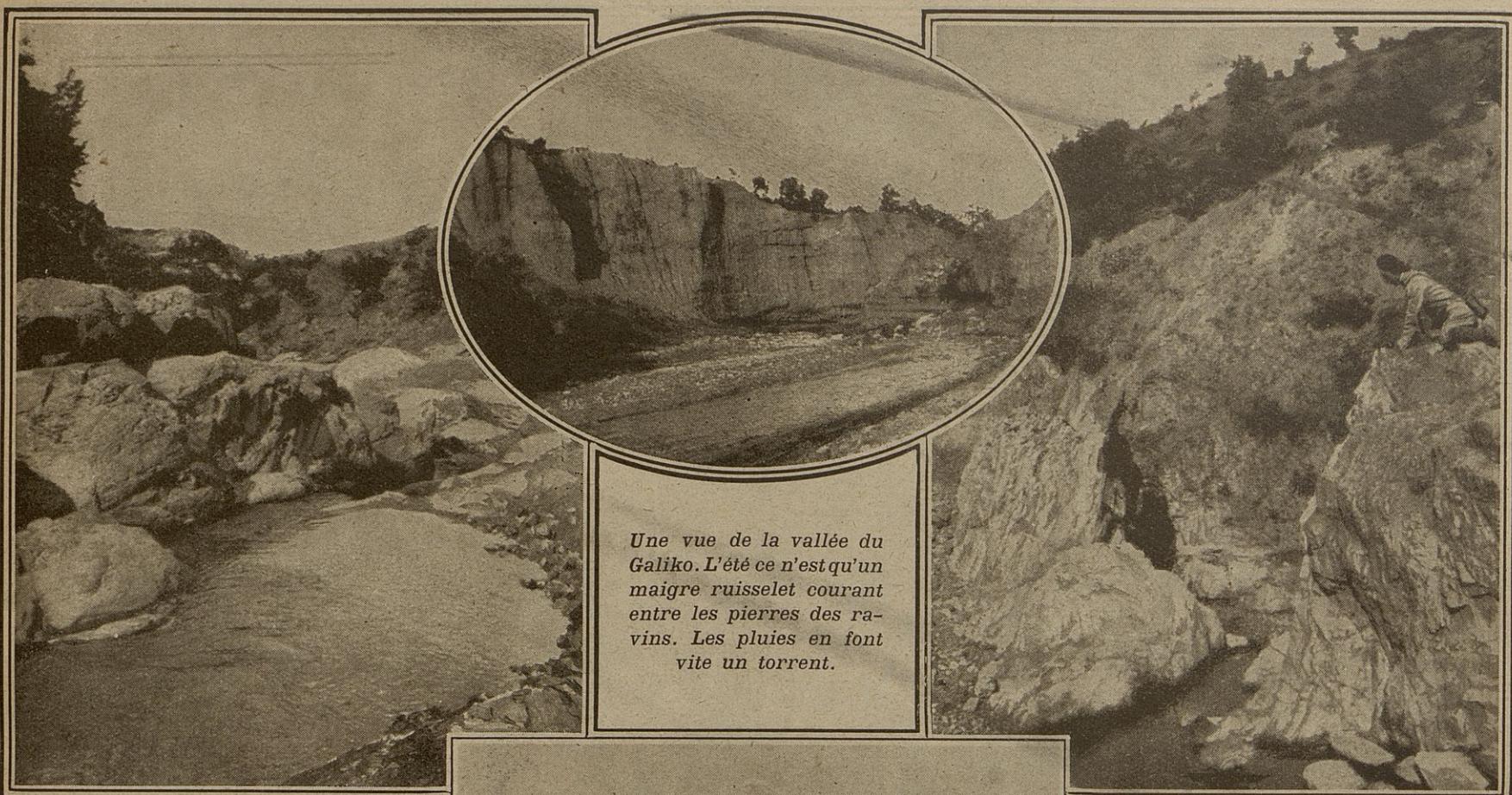


Le général Sarrail en grand uniforme et couvert de décorations, ainsi que le général Pettiti, commandant le contingent débarqué, assistaient, entourés d'un brillant état-major, au défilé des troupes italiennes qui suivirent, enseignes déployées, les principales voies de la ville parmi les bravos et les hourras. Des musiques alliées intercalées entre leurs formations jouaient leurs airs les plus viifs et les plus entraînans.



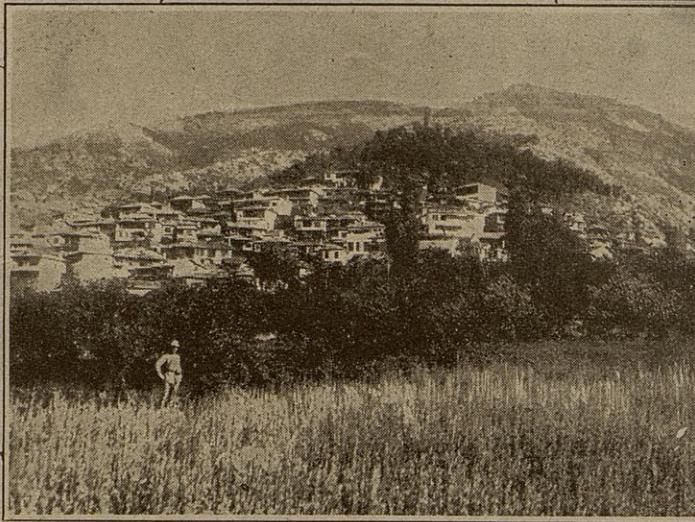
Le 11 août est débarqué à Salonique, au milieu des acclamations, le contingent italien qui vient coopérer en Macédoine à l'action militaire des alliés. Les soldats italiens, vêtus de gris bleuâtre, coiffés du casque d'acier, souples et forts, ont une magnifique allure. Toute la population était accourue pour assister au débarquement et au défilé qui eut lieu ensuite. Dans le médaillon : Le drapeau d'un régiment italien décoré de la médaille de la Valeur militaire, qui se distingua jadis à Solférino et récemment sur l'Isonzo.

VUES PRISES EN MACÉDOINE

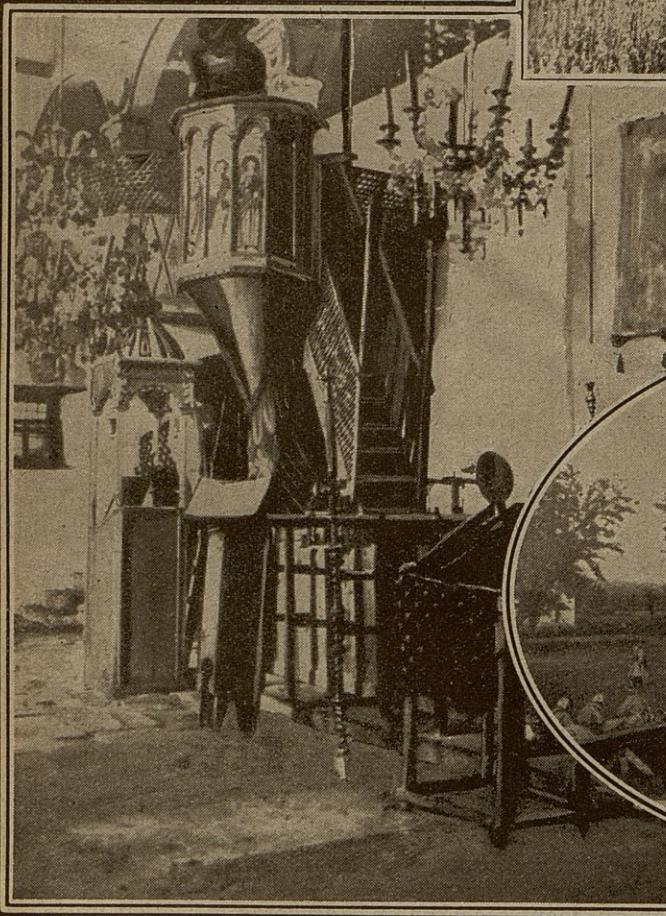


Une vue de la vallée du Galiko. L'été ce n'est qu'un maigre ruisseau courant entre les pierres des ravin. Les pluies en font vite un torrent.

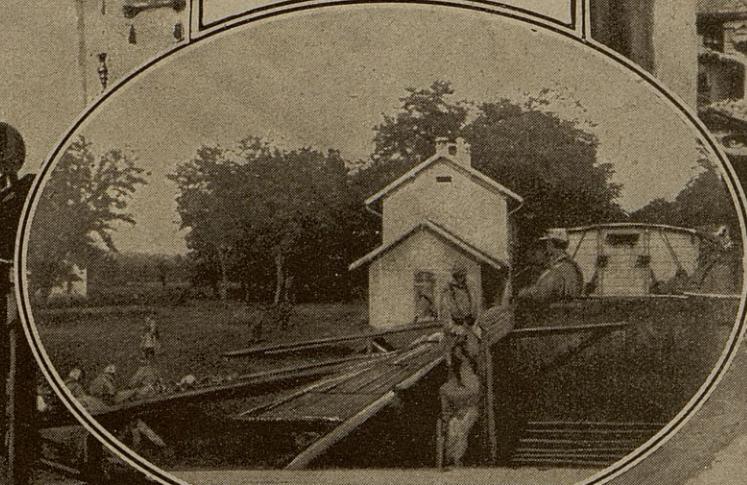
Le Galiko est un petit fleuve qui se jette dans le fond du golfe de Salomique, entre cette ville et le delta du Vardar. La première partie de son cours capricieux se déroule parmi les sites escarpés du haut pays macédonien. Il a encore là des allures de ruisseau. Les photographies du haut de la page reproduisent trois paysages de cette région tourmentée et sauvage, inculte et à peu près inhabitée.



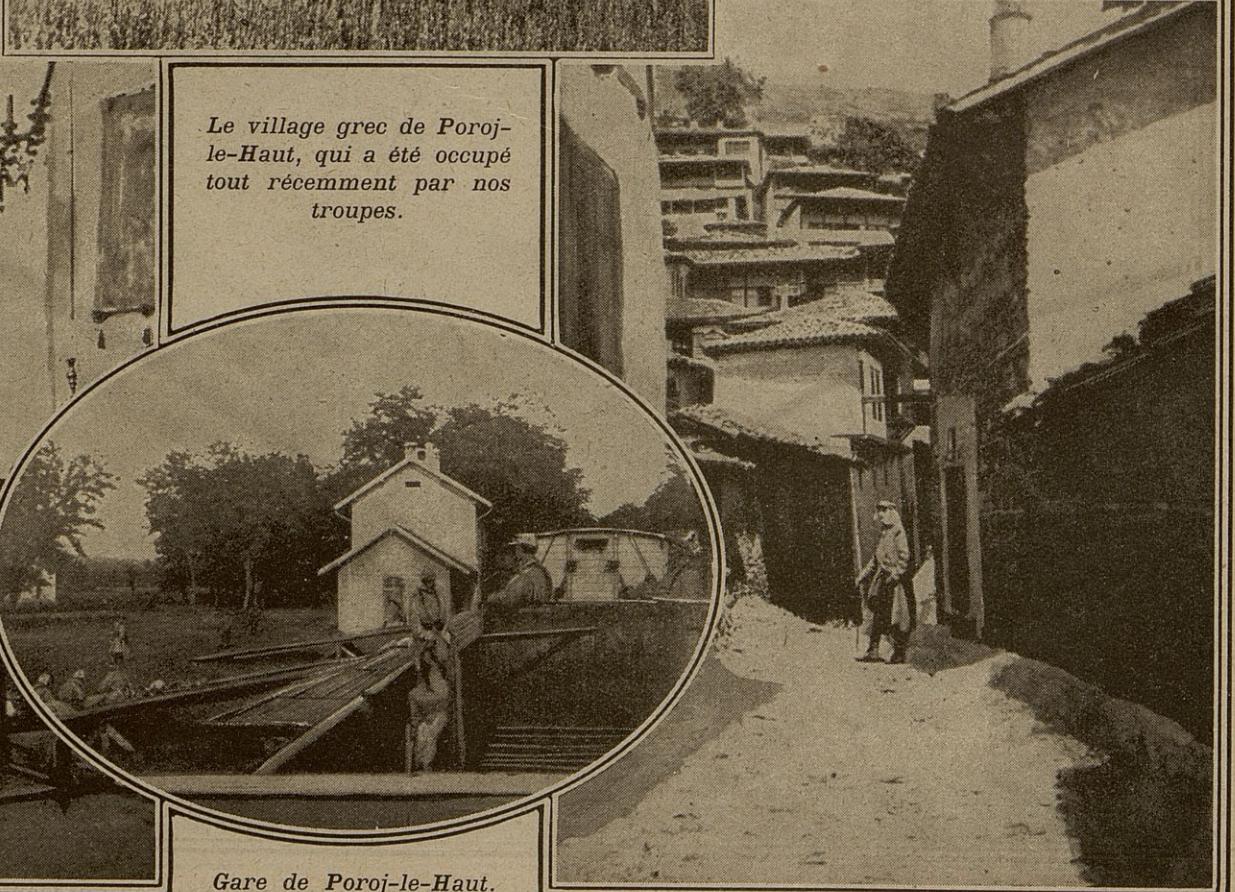
C'est dans ce pays que nos vaillantes troupes opèrent actuellement. L'enemi a partout le moyen de dissimuler sa présence; les rocs lui servent de remparts et les ravins de tranchées. La vue y est peu étendue. Tout cela ne saurait arrêter nos soldats. D'ailleurs ils aiment le pittoresque, témoign l'officier qui, juché sur une pointe de rocher, oublie la guerre pour admirer la nature.



Le village grec de Poroy-le-Haut, qui a été occupé tout récemment par nos troupes.



Gare de Poroy-le-Haut.



A gauche. Intérieur de l'église Saint-Georges, à Poroy-le-Haut. Comme dans toutes les églises grecques, même les plus modestes, on y remarque une profusion d'ornements, parfois riches, et toujours très étranges. — A droite : Une rue du village de Poroy-le-Haut. Les rues des villages grecs ressemblent beaucoup aux ruelles des plus arriérés des nôtres.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR
JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE VII

INVESTIGATIONS, INTRIGUES, SCÈNES

Le duc de Bragance n'eut pas de peine à prouver à Jean de Toscane qu'il n'était pas, lui, Miguel, le mystérieux et menaçant personnage encapuchonné des souterrains de la Hofbourg.

— Pourtant, tu paraissais savoir des choses que nous ne savons pas ! insista l'archiduc Jean, lorsque Miguel eut terminé sa défense. Tu n'es pas l'homme au pouce croisé ; mais tu sais qui est cet homme ! Veux-tu parler ?...

Sous les yeux aigus de l'interrogateur, Miguel n'eut pas la force, si peut-être il en eut la volonté, de cacher complètement sa pensée. Du moins essaya-t-il de louoyer.

— Tu connais mon intimité avec Marie Vetsera, dit-il. Elle a pris l'habitude de bavarder devant moi sans contrainte ; Rodolphe s'est laissé aller, sur l'oreiller, à lui faire des confidences... Ainsi, j'apprends des choses...

— Mais Rodolphe ignore autant que moi qui peut être l'homme...

— Tu crois ?... fit Miguel.

Ce mot fit sursauter l'archiduc Jean. Il saisit rudement Miguel au poignet, et s'écria, très nerveux :

— Allons ! assez de réticences ! dis-moi ce que tu sais, ce que tu soupçones, ce que tu devines, ce que tu déduis. Il le faut. Nous jouons tous notre tête, à conspirer avec Rodolphe, du moment qu'à la conspiration se mêle un élément étranger à mes prévisions. Je connais beaucoup de secrets qui environnent, assaillent, ébranlent et bientôt renverront le trône. Je dois les connaître tous...

Il s'arrêta, frémissant d'émotion.

Très calme, indifférent comme à son ordinaire, Miguel de Bragance attendit un peu, puis il prononça :

— Il est des secrets que l'on tient du hasard ; parfois ceux-là sont moins révélables encore que ceux que l'on reçoit sous la garantie de l'honneur. Jean, devrais-je mourir à l'instant si je me tais, je ne parlerai pas...

— Ce que Marie Vetsera... s'écria Jean de Toscane.

— Il ne s'agit pas de ce que sait et répète Marie... Ce serait d'ailleurs peu de chose en soi. Mais ce que Rodolphe a confié à Marie, et que Marie m'a dit, prend de la valeur comme confirmation de ce qu'un jour le hasard m'a révélé. Rodolphe n'a que des soupçons ; Marie n'a que l'incompréhensible écho de ces soupçons ; moi, j'ai la vérité, je ne la dirai pas.

Et d'un geste, arrêtant les paroles qu'allait jeter l'archiduc Jean furieux, Miguel conclut, d'un ton pénétré que jamais son interlocuteur ne lui avait entendu et dont il reçut une brusque et profonde impression :

— Il est une personne à la cour d'Autriche, à qui nous avons tous juré de ne jamais toucher ! qui doit, autant que cela dépend de nous, vivre en dehors de nos complots, de nos haines, de nos passions, de nos crimes, Jean ! Elle souffre assez de la dégénérescence terrible de cette famille dans laquelle elle est entrée...

— Bah ! fit Jean très sombre et haussant les épaules, n'y a-t-elle pas apporté sa part de dégénérescence ?... Il me semble que la maison de Bavière...

— Oui, partout la folie et les morts violentes, crimes ou suicides ! balbutia Miguel soudain très agité. Nous en aurons notre...

Jean de Toscane s'était levé. Brusquement, il interrompit Miguel. Et, avec cette netteté coupante qu'il affectait souvent dans l'expression de la pensée :

— Tout cela veut dire que le secret touche à l'impératrice. Soit ! Mais c'est une raison de plus pour que je le connaisse, car un secret de cette sorte est trop dangereux pour qui l'ignore et risque d'en subir les conséquences. Tu ne veux pas parler ?

— Je ne peux pas, j'ai juré ! fit Miguel.

— Juré ? à qui ?... ricana Jean de Toscane. N'avons-nous pas juré cent fois et...

— C'est à moi-même que j'ai juré ! trancha Miguel.

L'archiduc tressaillit.

— Ah ça ! murmura-t-il, moi qui tiens, ou crois tenir tous les fils de ces pantins, est-ce que je me serais trompé sur celui que j'estimais le plus pantin de tous ?...

Les yeux scrutateurs se fixèrent sur les yeux de Miguel et découvrirent un caractère, alors qu'ils n'avaient encore vu que des manies.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel les deux hommes se mesurèrent.

— Au revoir ! fit brusquement l'archiduc.

Il marcha vers la porte avec rapidité, comme s'il avait hâte de sortir. Pourtant, au moment de soulever la tenture, il s'arrêta, se retourna, et d'une voix contenue :

— Nous sommes au 22 janvier, Miguel, et c'est pour le 31...

— Je ne l'oublierai pas ! fit le duc de Bragance.

Mais comme Jean de Toscane retournait le dos et sortait, il y eut dans les yeux de Miguel un pétilllement d'ironie et, sur ses lèvres, une longue moue dubitative.

Au sortir de chez le duc de Bragance, l'archiduc Jean de Toscane se rendit chez lui, où il se livra aux soins de la toilette pendant plusieurs heures ; c'est dans sa salle de bains luxueusement et confortablement aménagée qu'il avait coutume de méditer. Et les soins de toilette duraient aussi longtemps que les méditations de l'archiduc n'avaient pas abouti à une décision.

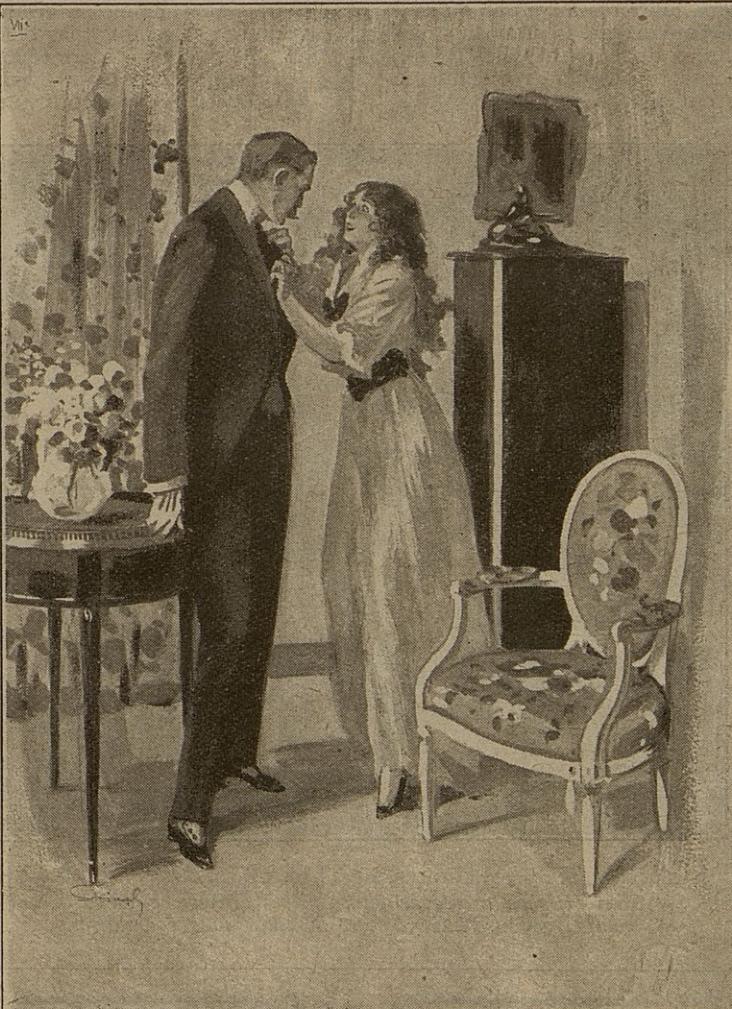
Cette fois, la décision se fit attendre.

A l'examiner dès que l'idée en eut survi, Jean de Toscane en discernait de plus en plus l'extrême gravité. Mais enfin, la décision fut prise.

— L'impératrice est à Godollo... murmura-t-il en sortant de la salle de bains.

Il sonna son valet de chambre. S'étant fait rapidement habiller, ayant solidement déjeuné, une heure après avoir décidé qu'il verrait l'impératrice, l'archiduc Jean partait pour Godollo.

A l'instant même où Jean de Toscane montait dans un wagon réservé à destination de la gare de Godollo, l'ambassadeur d'Allemagne, appelé par le comte An-dressy de la part du prince héritier, entrait sans cérémonie.



monie, en simple visiteur amical, dans le cabinet de travail de l'archiduc Rodolphe.

Avec un tressaillement de joie et des éblouissements de triomphe, il y apprenait que « l'affaire » était fixée au 31 du mois courant.

C'est que Guillaume II, empereur d'Allemagne, « grand ami » de François-Joseph, empereur d'Autriche, s'intéressait beaucoup à « l'abdication » de son impérial collègue, dont il jalouxait les idées d'expansion vers l'Orient et de mainmise sur les territoires balkaniques. Encore une forte pensée empruntée au testament politique secret de Bismarck : diviser l'empire austro-hongrois ; en faire deux Etats souverains d'abord alliés et ensuite rivaux, susciter cette alliance et fomenter cette rivalité ; profiter de l'une et de l'autre pour établir l'hégémonie allemande sur la double monarchie ; faire de Vienne et de Budapest deux relais allemands sur la route de Constantinople et de Bagdad. Pour tout cela, l'unique François-Joseph était plus gênant que ne le seraient deux souverains individuellement moins puissants, ambitieux de se supplanter, et qui s'appuieraient tous les deux et l'un contre l'autre sur l'Allemagne !... Et les conspirateurs, dont quelques-uns étaient complètement à la solde du

kaiser, travaillaient à satisfaire l'impatience de Guillaume II et à réaliser les rêves de Bismarck.

L'archiduc Rodolphe ne se borna pas à révéler à l'ambassadeur la date de l'action ; il le mit au courant de tous les faits relatifs à l'homme au pouce croisé.

Et l'ambassadeur d'Allemagne, après avoir profondément réfléchi, dit simplement :

— Je savais tout cela. C'est mon devoir d'être au courant. Mais est-ce que Votre Altesse Impériale ignoreraient encore l'existence d'un bâtard de la couronne ?...

L'archiduc Jean de Toscane allant trouver l'impératrice Elisabeth à Godollo, l'archiduc Rodolphe caulant à la Hofbourg avec l'ambassadeur d'Allemagne, que faisait le duc Miguel de Bragance ? Il demandait à la baronne Vetsera de lui permettre de voir Marie. Faire de sa fille une duchesse de Bragance était l'ambition publique de la baronne. Elle ouvrit elle-même au duc la porte du petit appartement où Marie était en quelque sorte emprisonnée.

La jeune fille, assise devant une psyché, dans sa chambre, se faisait coiffer par Agnès. Ses merveilleux cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules, sur sa poitrine et jusqu'à ses genoux. Au bruit de la porte, elle ne tourna même pas la tête ; elle croyait à une visite de sa sœur ou de sa mère. Mais elle vit dans la psyché s'avancer Miguel.

— Laissez-nous, Agnès.

La femme de chambre sortit.

Pâlie, attristée, infiniment jeune dans son déshabillé blanc que doraien ses cheveux, Marie apparut à Miguel plus jolie, plus séduisante que jamais. Et pour la première fois, il la trouvait attirissante. Il fut profondément ému. Mais elle l'accueillit mal, — et il refoula son émotion.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

— Vous sauver ! répondit-il.

Elle se leva brusquement ; ses yeux se remplirent de larmes ; avec violence elle jeta :

— Et si je veux me perdre avec lui ?...

— C'est le déshonneur à jamais sur votre nom, et c'est la mort.

Elle éclata d'un rire déchirant :

— Ah ! Ah ! le déshonneur !... La mort !...

Elle alla droit à Miguel qui était resté debout à quelques pas. Elle le saisit aux épaules, et, si près que leurs haleines se confondaient, elle prononça d'une voix passionnée :

— Ce serait mon bonheur de mourir par lui !

Miguel tressaillit à peine. Ses yeux, son visage restèrent sans expression. Et pourtant, s'il aimait Marie, quelle jalousie formidable devait bouillonner en lui !...

Froidement, il répliqua :

— Vous vous trompez, c'est lui qui mourra par vous. Car c'est vous qui avez signé son arrêt de mort — le jour où, obéissant aux suggestions du pouce croisé, vous vous êtes offerte à Rodolphe... Il mourra. C'est vous qui l'aurez tué. Et j'ai peur... j'ai peur que votre dernière pensée soit toute d'horrible désespoir...

Il se tut.

— Pourquoi ? fit Marie le tenant toujours aux épaules.

— Parce que je devine qu'il ne mourra pas sans tout savoir de vous... Et il vous haïra... et il vous méprisera de tout son orgueil bafoué, de sa crédulité trompée.

Anxieuse, elle le regardait de ses yeux bleus dilatés.

— Tout... quoi ? fit-elle.

— L'Egypte... la capitaine anglais... Votre mensonge...

— Oh ! gémit-elle avec une expression de douleur infinie.

Elle recula, crispant contre ses joues ses deux mains tremblantes, regardant l'impasible, l'implacable Miguel de Bragance avec une terreur sans nom.

Et elle murmurait d'une voix de rêve :

— J'avais oublié, tout oublié dans mon amour pour Rodolphe... Pas un instant je n'ai pensé que... Oui, il m'a cru, il devait me croire telle que tout le monde... Je n'y songeais même pas, dans le bonheur de l'aimer, d'être aimée de lui, de sentir ses bras... Ah ! ah !...

Ce fut un cri brusque, terrible. Et, soudain elle bondit sur Miguel, l'agrippa encore aux épaules et râla :

— Tu étais... tu es le seul à savoir cela ! Le seul... Alors, c'est par toi qu'il le saurait... Par toi !... Tu es donc l'homme au...

— Et toi, Marie, tu es folle ! dit le duc d'une voix glaciale... comme il avait dit quelques heures auparavant à Jean de Toscane : « Tu es fou ! »

En même temps, il saisissait les poignets de la jeune fille, se dégageait et ordonnait :

— La comtesse Larisch est encore au Grand-Hôtel. Dans trois heures, Marie, vous quitterez Vienne.

— Non ! trancha la jeune fille avec une résolution farouche. Je ne veux pas qu'on tue Rodolphe en mon absence. Qu'il me haisse, qu'il me méprise... soit ! mais je mourrai avec lui !

— Mais en restant à Vienne, c'est vous qui le tuez !

(A suivre.)



VISITE DU PRINCE DE MONACO AU FRONT FRANÇAIS

Le Prince a voulu donner une nouvelle preuve de sympathie à la France, en venant visiter sur le front nos vaillantes troupes.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Les grands événements qui devaient résulter pour les Allemands sur le front russe de la confiscation de tous les pouvoirs militaires au profit du seul Hindenburg ne se sont pas encore produits. En attendant que la nouvelle organisation fasse goûter aux Boches les fruits savoureux de la victoire, les Russes continuent à les talonner sans relâche, et ils se bornent à résister avec d'ailleurs beaucoup d'opiniâtreté. Mais, du 17 au 24, ils ont échoué dans toutes leurs tentatives pour reprendre la direction des opérations. Nous allons marquer les principaux points atteints depuis le 17 par les Russes.

Le 18, sur la rive occidentale de la Bystritza-Salotvinska, ils occupent Lissotz-Sary; et, dans la direction d'Ardeluze, une série de hauteurs. Dans les Carpates, ils ont avancé au sud du col de Jablonitz et au sud-ouest de Tartarow; ils sont à proximité des cols de Korosmezo, c'est-à-dire en territoire hongrois.

Le 19, sur le Stokhod, ils rompent le front ennemi et s'emparent du village de Toboly et de la région attenante; ils réalisent là une avance importante.

Le 20, dans le même secteur, ils élargissent leurs gains en y ajoutant la ferme de Tchervistchy et plusieurs hauteurs voisines; dans la direction de Korosmezo, ils occupent les hauteurs à l'ouest de Jablonitz et de Vorodenka; dans la région de Dolgopol, ils progressent dans la direction de Fereskul.

Le 21, dans les régions du Stokhod, de Toboly et de Tchervistchy, continuation des succès de nos alliés; à l'ouest de Nadvornaya, ils occupent des hauteurs, et, dans la direction de Kuty, les villages de Fereskul et de Jablonitz sur la Tcheremosche, ainsi que le pays d'alentour.

Le 23, près des sources du Pruth, au sud-ouest d'Ardeluze, ils s'emparent de deux hauteurs au nord et au sud du mont Kovesla sur la frontière hongroise.

Dans toutes ces opérations il a été fait des prisonniers dont le total atteint plusieurs milliers et capturé beaucoup de matériel.

Nous avons omis volontairement de signaler les attaques, contre-attaques, coups de main repoussés victorieusement par nos alliés, n'enregistrant que les faits qui ont pour conséquence un déplacement de front.

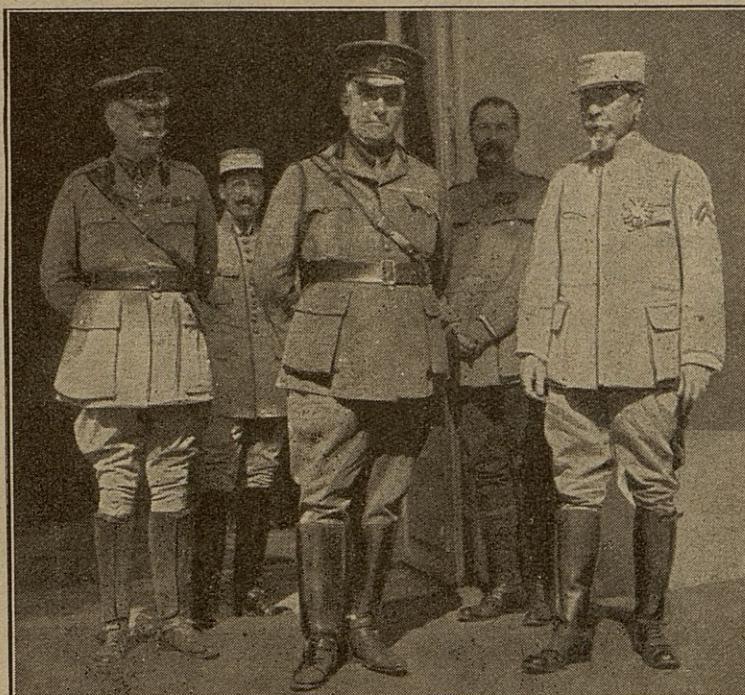
Il faut signaler en outre l'apparition en Galicie de quelques régiments turcs envoyés au secours des Autrichiens. Si les impériaux en sont réduits à emprunter vingt mille hommes à droite et à gauche pour continuer la guerre, c'est que vraiment cela ne va pas bien pour eux.

BALKANS. — L'armée alliée de Salonique, qui ne se composait d'abord que des troupes françaises et britanniques, a vu ses effectifs se grossir de l'appoint de l'armée serbe reconstruite, et de forts contingents russes et italiens qui débarquèrent à Salonique dans le courant d'août, chaque nation ayant voulu coopérer aux opérations qui allaient s'engager en Macédoine. Rappelons que l'ensemble de ces forces est placé sous le haut commandement de notre général Sarrail, assisté du général Corrondier. Il y avait eu jusqu'à présent quelque petite opération chaque jour; en dernier lieu, les Serbes avaient commencé à presser sérieusement les Bulgares. Ce n'étaient là que des incidents propres tout au plus à tenir notre monde en haleine.

Le 20 août, la guerre sur ce front est entrée dans une phase décisive. Ce jour-là, les troupes alliées ont pris simultanément l'offensive dans tous les secteurs. A l'aile droite, les Anglo-Français, ayant franchi la Strouma, ont attaqué sur le front Kavakli-Kalendra-Topalova (nord-ouest de Sérès) et sont dès le premier jour au contact d'une forte position ennemie à Barakli (8 kilomètres sud-ouest de Demir-Hissar).

Le centre comprend la région des monts Belès au lac Doiran; les alliés y avaient déjà conquis quelques positions qu'ils ont consolidées. A l'aile gauche qui embrasse la région montagneuse entre la Tcherna et la Moglenitz les Serbes ont enlevé les premières tranchées bulgares et occupé les contreforts du Kaimak-tchalar. A l'extrême gauche, ce sont encore les Serbes: ils ont tenu tête aux Bulgares, débouchant de Florina sur Banitza, et se sont établis sur des hauteurs à l'est de cette localité.

Depuis lors, les opérations se développent normalement sur tout le front, avec succès pour les alliés dans chacun de leurs secteurs.



LE GÉNÉRAL SIR SAM HUGHES, MINISTRE DE LA GUERRE DU CANADA
Sir Sam Hughes a créé de toutes pièces l'armée canadienne, qui compte aujourd'hui 500.000 hommes, tous volontaires.

VIENT DE PARAITRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux. Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de **4 fr. 95** pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

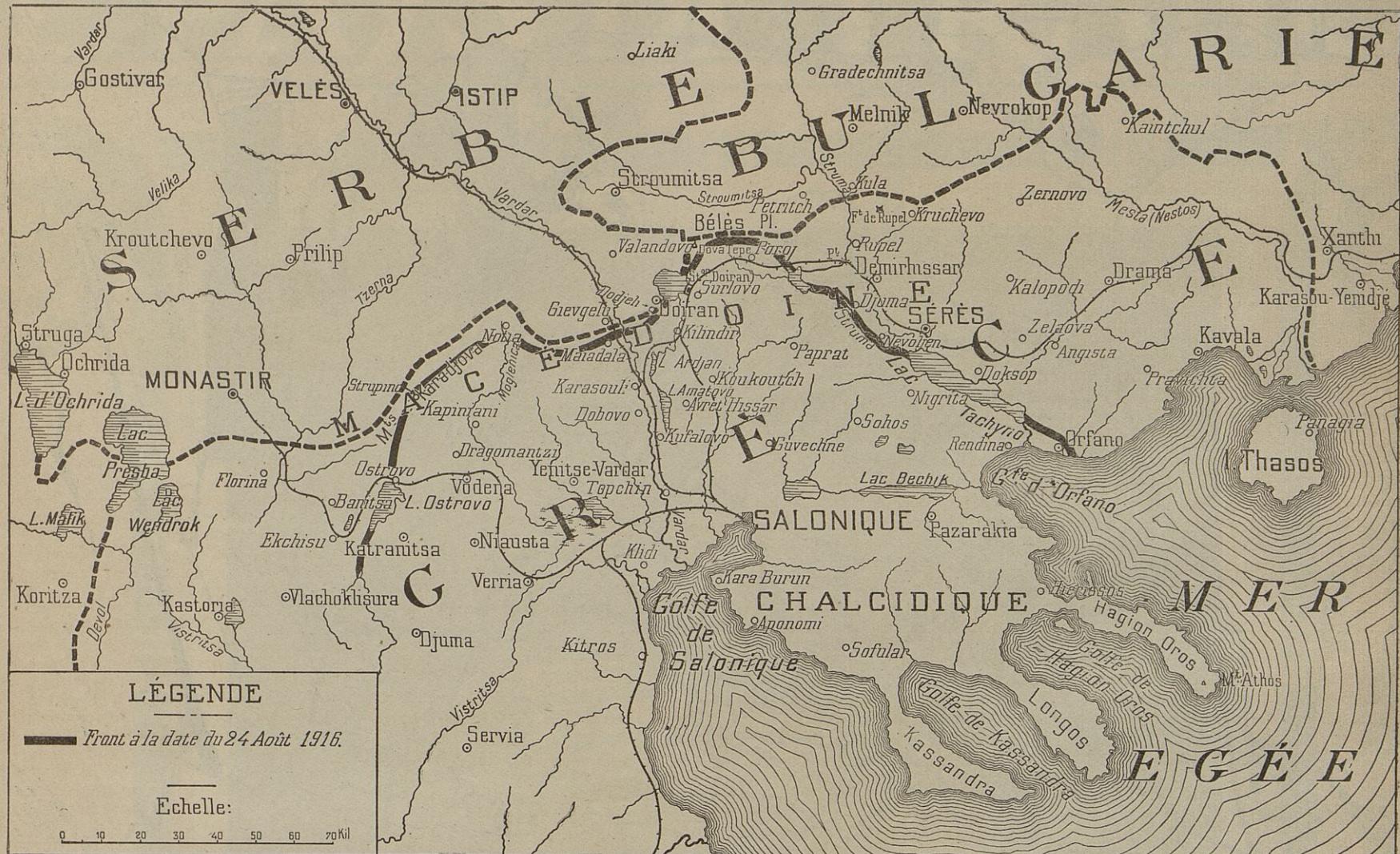
Les séries en cours concernent les lecteurs des réseaux Saint-Lazare et Montparnasse.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 97, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et représentant un tracé des lignes allemandes.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE



La Guerre en Caricatures



— Sais-tu comment Jules appelle son prêt?
— ???...
— De la graine de pinard.



— Eh! dis donc, l'employé du gaz, viens donc allumer l'bec sur lequel le Boche d'en face vient de tomber.